

LETTRE
MISSION DE FRANCE
AUX
COMMUNAUTÉS

**Ils prennent
le risque de parler**

**Un voyage
à peine commencé**

**Ne coupez pas ma vie
en deux**

**Des certitudes
aux convictions**

J'espère une Eglise...

**Racines...
la mémoire d'un peuple**

Parcours de croyants

Informations et nouvelles

**« La civilisation est l'ensemble des réponses à des défis...
Quand la civilisation répète ses anciennes réponses
et n'invente pas d'ajustements aux nouveaux embarras,
elle meurt ».**

P. Ricœur, « Histoire et Vérité ».

Un cri vers Dieu

Mon cher Seigneur,

Il y a longtemps que je ne t'ai pas écrit.

Aujourd'hui, j'ai vraiment besoin de Toi et de Ta présence ;
c'est peut-être en raison de la proximité de la mort
ou du fait du relatif échec de la lutte.

Tu sais que j'ai toujours cherché, par tous les moyens,
à t'être fidèle, en accord avec la plénitude de mon être...
et, c'est pour cela qu'aujourd'hui, je suis ici.

L'amour, je le comprends comme une urgence
à résoudre le problème de l'autre, en lequel tu es présent.

J'ai laissé tout ce que j'avais et je suis là.

Aujourd'hui, c'est peut-être mon Jeudi-Saint
et ce soir, peut-être mon Vendredi-Saint.

Je remets entre tes mains tout ce que je suis,
avec une confiance illimitée, parce que je t'aime.

Ce qui me fait le plus de mal, c'est sans doute,
de laisser tous ceux que j'aime le plus ici :

Cecy et ma famille.

Et, aussi, peut-être de ne pas pouvoir apercevoir
le triomphe du peuple, sa libération.

Nous sommes un groupe qui est plein d' « humanité »
et, je crois, d' « humanité chrétienne ».

Cela suffit pour faire avancer l'Histoire.

Cela me reconforte.

Je t'aime et je te fais don de tout ce que je suis
et de tout ce que nous sommes,

sans mesure, parce que tu es mon Père.

*Aucune mort n'est inutile si la vie a été pleine de sens ;
je pense que cela est valable ici pour nous.*

Au revoir, Seigneur, peut-être jusqu'à ton Ciel,
qui sera cette « nouvelle terre » que nous souhaitons tellement.

Nestor Paz,

Mort d'épuisement dans la guérilla en forêt bolivienne.

Ils prennent

le risque de parler

El Salvador, un petit pays d'Amérique Centrale de quatre millions et demi d'habitants. La majorité de la population est rurale, avec de grands propriétaires : 2 % de la population possède 60 % de la terre. Le chômage est très important, notamment à la campagne, et la moitié de la population est analphabète. Le pays est, depuis de nombreuses années, sous une dictature militaire soutenue par les U.S.A. et les mutinales.

Ces dernières années particulièrement, des associations se sont créées ; des grèves se déclenchent, le peuple se révolte. Dans ce pays dont 80 % des habitants se déclarent catholiques, la partie la plus pauvre du peuple chrétien est dans la lutte contre l'opresseur. Mgr Rivera, évêque de Santiago de Maria, et Mgr Romero, archevêque de San Salvador, ont pris position pour les paysans opprimés.

24 mars. L' « archevêque des pauvres », Monseigneur Roméro, est assassiné. Homme modeste, refusant tous les fastes et les honneurs dont avaient voulu le couvrir les quelques grandes familles qui dominent ce petit pays d'Amérique Centrale, il avait pris le risque de parler clair et net : « L'Eglise a choisi le peuple et surtout les pauvres. Elle exige des faits davantage que des paroles ... Le pire de nos ennemis, c'est l'oligarchie. Alliée aux forces de l'ordre, elle ne veut pas abandonner ses privilèges ... ». « Mon devoir m'oblige à aller avec mon peuple et il ne conviendrait pas d'avoir peur », disait-il en février.

Réunis à Puebla, il y a un peu plus d'un an, une quarantaine d'Evêques avaient alors adressé une lettre à Mgr Romero pour lui manifester, ainsi qu'à toute l'Eglise d'El Salvador, leur témoignage de solidarité. Voici le texte de cette lettre du 10 février 1979 :

« Chers frères,

Réunis ici à Puebla en tant qu'évêques de tout le continent latino-américain pour essayer d'élaborer un message d'encouragement et d'espérance à l'intention du peuple de Dieu, nous avons vécu à tes côtés. Une fois de plus nous nous sommes rendu compte des souffrances et des espoirs de ton Eglise locale ainsi que de la grande majorité du peuple qui vit dans ton pays. En frères, nous nous adressons à toi pour t'encourager, dans le noble combat que tu mènes avec ton peuple.

Nous savons que le Seigneur a mis sur tes épaules la charge pastorale du diocèse de San Salvador au moment précis où commençait un harcèlement, une véritable persécution en paroles et en actes, contre ton église qui travaillait en faveur de la libération chrétienne de nombreux salvadoriens appauvris et opprimés, privés de fraternité et auxquels, de ce fait, on cachait le visage de Dieu notre Père.

Pendant ces deux années nous avons, dans la solidarité, suivi l'évolution de ton engagement aux côtés des pauvres. Tu as fait tiens, et de plus en plus, les problèmes et les combats des paysans et des travailleurs avec lesquels une minorité, cramponnée à la richesse et au pouvoir, ne veut pas partager dans l'égalité. Tu n'as pas fait que parler en leur faveur : tu as courageusement défendu le droit qui est le leur de former leurs propres communautés et organisations ; tu les as encouragés et favorisés. En tout cela tu as cheminé dans la fidélité grandissante aux engagements pastoraux que nous avons contractés à Médellin.

Nous sommes conscients que, dans cette tâche, la croix est ta compagne permanente. Mais c'est précisément dans l'épreuve que nous manifestons notre fidélité chrétienne à l'évangile. Dans ton diocèse, en deux ans,

quatre de tes prêtres ont été assassinés avec plusieurs laïcs ; plus d'une dizaine d'autres ont été expulsés ; des attentats ont été pratiqués contre des institutions d'Eglise ; le peuple des pauvres, destinataire premier de la mission de l'Eglise, a été réprimé de plus en plus durement ; la mission de ton Eglise auprès d'eux est en permanence entravée par des menaces contre les catéchistes et les ministres de la parole (1), rendant ainsi plus dangereuse la convocation des communautés chrétiennes. Au milieu de tout cela, accusé et diffamé à l'égard de tous ceux qui cherchent les chemins de la justice, tu es resté ferme car tu sais qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Nous nous réjouissons profondément que cette activité libératrice ait, dans ton diocèse, donné le fruit d'une unité toujours plus grande entre prêtres, religieux, religieuses et laïcs. Nous sommes heureux de savoir que les gens du peuple se sont ainsi vu renforcés dans leur décision de ne pas accepter avec résignation les atteintes à leur dignité. Ainsi, opprimés mais non écrasés, ni le pouvoir ni la mort ne pourront les séparer de l'amour de Dieu qui s'est révélé en Jésus Christ.

A travers toi nous nous adressons à l'ensemble du peuple de Dieu qui est dans ton diocèse et à tous les pauvres de ton pays auxquels tu annonces la bonne nouvelle de Jésus Christ dans leur situation concrète. Ils sont le Corps du Christ dans l'histoire, comme tu l'as expliqué dans ta deuxième lettre pastorale. Ils ont été présents ici, à Puebla par ta voix. Nous savons qu'il s'agit d'un peuple de gens dignes et ennoblis par l'énorme travail leur permettant à peine de vivre. Il s'agit d'un peuple dont l'oppression et la répression t'ont fait dire et continueront de te faire dire chrétiennement : « ça suffit ! », « ça ne peut pas continuer ! ». Il s'agit d'un peuple qui, le sachant ou non, est le serviteur de Yahvé vivant et souffrant aujourd'hui. Grâce à ses souffrances, grâce au don de sa vie pour la dignité, se concrétise une communion qui porte en elle des semences de vie nouvelle pour aujourd'hui et pour demain. Pour une société nouvelle, juste, solidaire, libre, fraternelle, dans la paix de la réconciliation entre frères comme signe de l'amour du Père, comme réalisation de son royaume et comme promesse de l'unité définitive.

(1) Laïcs chargés d'animer la liturgie dans les assemblées sans prêtre.

Nos Eglises et nos peuples qui, elles et eux aussi, souffrent, luttent, et espèrent, sont partie prenante de cette communion à laquelle on parvient par la libération et le don de la vie. Nous t'encourageons à continuer sur ce chemin étroit et élevé de la construction permanente de ce royaume que Jésus Christ présente comme le don de l'Esprit et la mission de l'Eglise. Avec toi nous disons le Notre Père, en partageant ainsi le pain de l'engagement et de l'espérance. Et l'Espérance des pauvres ne périra pas parce qu'elle est la Promesse.

Avec nos prières reçois notre fraternel abrazo ».

La presse française dans son ensemble a donné peu d'écho à un autre document venant d'Amérique latine : la « Contribution (apportée par les évêques brésiliens) à l'élaboration d'une politique sociale (dans leur pays) ». Dans ce texte, les évêques du Brésil n'hésitent pas à critiquer sévèrement les choix économiques fondamentaux faits par les militaires depuis leur coup d'Etat de 1964. Nous ne publions pas ce texte ici. Les lecteurs qui voudraient le connaître peuvent nous le demander : nous l'avons inséré, en entier, dans un dossier sur le Brésil, annoncé dans le précédent numéro de la Lettre aux Communautés (page 60). Par contre, nous reproduisons maintenant quelques passages de la déclaration des évêques du Nicaragua (17 novembre 1979) sur « l'engagement chrétien pour un nouveau Nicaragua ». Dans cette déclaration, faite à la suite du renversement de la dictature de Somoza, les évêques engagent résolument les chrétiens à prendre part à la vie politique du pays en prenant parti pour les pauvres. Voici ces passages :

« ...Nous voudrions commencer par évoquer les succès du processus révolutionnaire, grâce auxquels nous pouvons :

● Reconnaître que notre peuple, à travers des années de souffrances et de marginalisation sociale, a accumulé l'expérience nécessaire pour transformer tout cela en une action largement, profondément libératrice.

Notre peuple a héroïquement lutté pour défendre son droit de vivre dans la dignité, la paix et la justice. Telle a été la signification profonde de cette action vécue contre un régime qui violait et réprimait les droits humains, personnels et sociaux. De même que dans le passé nous avons dé-

noncé cette situation comme contraire aux exigences évangéliques, nous voulons à présent réaffirmer que nous faisons nôtre la motivation profonde de cette lutte pour la justice et la vie.

● Reconnaître que, dans ce processus, le sang de ceux qui ont donné leur vie au cours d'un si long combat, le dévouement d'une jeunesse qui désire forger une société juste, de même que le rôle prépondérant de la femme séculairement mise à l'écart signifient le déploiement de forces neuves dans la construction d'un nouveau Nicaragua. Tout cela souligne l'originalité de l'expérience historique que nous sommes en train de vivre...

● Voir dans la joie d'un peuple pauvre qui, pour la première fois depuis bien longtemps, se sent maître dans son pays, l'expression d'une créativité révolutionnaire ouvrant des espaces larges et féconds à l'engagement de tous ceux qui veulent lutter contre un système injuste et oppressif et construire un homme nouveau...

Nous croyons que la situation révolutionnaire actuelle est une occasion propice pour faire entrer dans les faits l'option de l'Eglise en faveur des pauvres...

On entend exprimer la crainte, parfois même angoissée, que le Nicaragua s'achemine aujourd'hui vers le socialisme. Et on demande aux évêques leur avis à ce sujet...

Si (...) socialisme signifie, comme cela se doit, la prééminence accordée aux intérêts de la majorité des Nicaraguayens et un modèle d'économie planifiée à l'échelle nationale, établissant une participation solidaire et progressive, nous n'avons rien à objecter. Un projet social qui garantit la destination commune des biens et des ressources du pays et permet, sur une base qui donne satisfaction aux besoins fondamentaux de tous, de faire progresser la qualité humaine de la vie, nous paraît juste. Si le socialisme implique une diminution croissante des injustices et des inégalités traditionnelles entre les villes et la campagne, entre la rémunération du travail intellectuel et manuel, s'il signifie la participation du travailleur aux produits

de son travail, en dépassant l'aliénation économique, il n'y a rien dans le christianisme qui implique une contradiction avec le processus. Au contraire, le Pape Jean-Paul II vient de rappeler à l'ONU la préoccupation causée par la séparation radicale entre le travail et la propriété.

Si le socialisme suppose un pouvoir exercé dans la perspective de la grande majorité de la population, de plus en plus partagé par le peuple, organisé de manière que l'on aille vers un véritable transfert du pouvoir vers les classes populaires, là encore il ne trouvera dans la foi que soutien et appui.

Si le socialisme conduit vers une culture qui éveille la dignité de nos masses et leur communique le courage d'assumer des responsabilités et d'exiger leurs droits, il s'agit d'une humanisation qui va dans le sens de la dignité humaine proclamée par notre foi.

En ce qui concerne la lutte des classes sociales, nous pensons qu'il existe une différence entre le fait dynamique de la lutte des classes qui doit conduire à une juste transformation des structures, et la haine des classes qui est dirigée contre les personnes et contredit radicalement le devoir chrétien d'être guidé par l'amour.

Notre foi nous assure que c'est un devoir chrétien inaliénable de dominer le monde, de transformer la terre et tous les autres moyens de production, de façon que l'homme puisse vivre et faire de cette terre nicaraguayenne une terre de justice, de solidarité, de paix et de liberté, où prendra tout son sens le message chrétien du Royaume de Dieu.

Le Royaume de Dieu, cœur du message de Jésus, est à la fois une exigence d'engagement social et un inéluctable élément critique qui juge l'histoire et refuse d'absolutiser l'une quelconque de ses réalisations. Le royaume de Dieu maintient au contraire l'histoire ouverte à la créativité humaine et à l'irruption de la grâce du Seigneur.

Nous vivons aujourd'hui dans notre pays une occasion exceptionnelle de témoigner du Royaume de Dieu et de l'annoncer. Ce serait une grave infidélité à l'Évangile que de laisser passer, pour des motifs de crainte et de soupçon, à cause de l'insécurité que fait naître en certains le processus

radical de changement social, à cause de la défense de petits et de grands intérêts individuels, l'exigence actuelle de concrétiser cette priorité pour les pauvres que réclament de nous aussi bien Jean-Paul II que la Conférence épiscopale de Puebla.

Cette option a supposé le renoncement à d'anciennes façons de penser, et d'agir, et notre propre conversion comme Eglise. En effet, le jour où notre Eglise cesserait de se présenter au monde comme pauvre et alliée naturelle des pauvres, elle trahirait son divin fondateur et l'annonce du Royaume de Dieu. Jamais comme aujourd'hui dans la situation du Nicaragua, il n'a été aussi urgent de ratifier avec conviction cette priorité pour les pauvres.

Les pauvres dont parle Jésus, dont il s'entoure, sont des pauvres réels, authentiques, affamés, affligés, opprimés : ce sont tous ceux qui ne sont pas prévus dans l'organisation de la société et qui sont repoussés par elle. C'est à partir de cette solidarité avec les pauvres que Jésus a annoncé l'amour du Père envers tous les êtres et a affronté la souffrance, la persécution et la mort.

Voilà, frères nicaraguayens, comment notre foi en Jésus et dans le Dieu de la vie, incarnée aujourd'hui dans une recherche raisonnable, doit éclairer l'engagement des chrétiens dans le processus révolutionnaire actuel. Le premier apport de l'Eglise et des Nicaraguayens est leur préférence pour les pauvres, et ils doivent donc soutenir les mesures et les lois qui les libèrent de toute marginalisation, revendiquent leurs droits et renforcent les organismes qui assurent leurs libertés... ».

Francis Corenwinder

Un voyage à peine commencé

Dans le numéro précédent, Jean Vinatier a présenté le livre du Père Augros : « De l'Eglise d'hier à l'Eglise de demain ; l'aventure de la Mission de France ». Les pages qui suivent sont extraites de ce livre. Ecrites par Francis Corenwinder, elles traduisent entre autre ce qu'ont vécu, souffert, espéré... les anciens du séminaire de Lisieux et bien d'autres à la même époque..., plus tard aussi. Elles disent encore le désir qui est au cœur d'hommes et de femmes de notre temps : « vivre comme chrétiens, comme prêtres, l'aventure d'un monde qui se cherche, d'un monde à bâtir, être tournés vers l'avenir, sûrs de l'Amour de Dieu... »

« Il faut faire en sorte que, de nouveau, les prêtres et l'Eglise puissent être *dans* la communauté humaine. » Dès les premières années de la Mission, le P. Augros et son équipe nous indiquaient ainsi clairement la route. Retour aux sources *et* présence au monde ; travail en équipe et réflexion théologique à partir de l'expérience vécue : telles étaient les consignes sans cesse répétées.

Tandis que l'Eglise de France avait tout récemment découvert la « déchristianisation du pays », ils nous apprenaient avec clairvoyance à reconnaître dans ce phénomène l'un des symptômes d'un mouvement de civilisation de grande ampleur, annonciateur des mutations gigantesques du monde d'aujourd'hui. Ils nous appelaient alors à une mission exaltante : semer le ferment évangélique là même où des hommes vivaient le plus intensément ce qui préparait le monde de demain ; en espérer avec eux la naissance réussie en y aidant de toute la lumière et de tout l'amour de l'Évangile.

Vivre l'Évangile parmi ceux qui font avancer les sciences et les techniques, là où se forge peu à peu une nouvelle vision de l'homme et du monde. Vivre l'Évangile au cœur du mouvement ouvrier, lieu principal de contestation d'un système social, là où bat le plus fort l'espoir d'une autre société plus respectueuse des hommes. Vivre l'Évangile au sein des populations rurales désemparées et pauvres parce que l'économie de leur région s'effondre, bousculée par l'industrialisation des villes. Être frères, au nom du Christ, de tous les laissés pour compte dans ce grand remue-ménage de l'après-guerre. Être frères de cette main-d'œuvre déplacée et durement malmenée qui construit la série des grands barrages, et réalise les grands travaux, infrastructure d'un monde nouveau en pleine croissance. Aller, à la manière des premières équipes parties au Maghreb, à la rencontre d'hommes vivant d'une autre Tradition et d'une autre culture, parce que le monde se resserre sur lui-même et que les civilisations se touchent désormais dans un ébranlement général. Telles étaient les pistes qui nous étaient proposées au démarrage de la Mission.

Le P. Augros et son équipe nous mettaient en garde devant trop d'enthousiasme. Ce sera une œuvre de très longue haleine, nous disaient-ils souvent. Cela dépasse l'œuvre d'une seule génération ... Vous devrez rester fidèles aux moyens de l'Évangile, aux « moyens pauvres », sans croire à vos propres forces ... Tôt ou tard vous rencontrerez la Croix. Il faudra tenir bon, sûrs de l'Amour que Dieu porte à ce monde moderne qui naît comme il peut, dans la grâce et dans le péché.

En fait, ni ceux qui portaient avec tant de convictions les intuitions fondatrices, ni ceux qui s'engageaient avec eux, n'avaient à vrai dire mesuré la véritable ampleur que prendraient les mutations de notre époque, pas plus

que la densité de l'athéisme de notre société. Non plus à quel point notre univers chrétien était alors clos sur lui-même, ignorant de ce qui était vécu par d'autres sans lien aucun avec notre Eglise.

L'histoire de la Mission de France, durant plus de trente ans, c'est au fond l'histoire d'un long voyage. D'un voyage à la manière d'Abraham qui partit sans savoir où il serait conduit. D'un voyage pour le moment encore à peine commencé, en regard des distances à couvrir.

Un voyage que nous accomplissons, pour la plupart d'entre nous, sans sortir des frontières de la France, simplement poussés par la vie quotidienne, dans les usines et les chantiers, les laboratoires, les bureaux, les services de santé ou les quartiers populaires. Partout nous avons trouvé un peuple de frères qui nous appelaient à être des leurs et nous avons vécu cet appel comme une grâce de prédilection. Nos cœurs se sont ouverts aux humiliations subies et aux espoirs indéradicables de jours meilleurs. Nous y avons entendu l'appel qui, depuis Moïse, n'a cessé de parcourir la Bible : « Va, retourne chez tes frères, et fais-les sortir d'Egypte ». Nous avons rejoint ceux et celles qui ne se résignent pas à une société où l'Argent est la référence absolue, ni à un monde où le sang des innocents, quelque part toujours, coule injustement. Dans le coude à coude avec les militants, nous avons rencontré parmi les meilleurs de nos frères nombre de camarades marxistes, d'appartenances diverses. Ils nous ont provoqués à réfléchir davantage. Les solidarités avec les « petits », les exploités, dont chacun sait l'importance pour l'Evangile, sont devenues concrètes et fortes, décisives pour notre vie spirituelle et notre espérance d'Eglise.

Certains parmi nous ont, en outre, été conduits sur les rivages récemment découverts par les sciences humaines : là où se cherchent de nouvelles approches du mystère de l'homme. Dans ces domaines nouveaux, le climat n'est pas spontanément favorable aux dogmes établis. Que de remises en cause ...

Ne nous y trompons pas, le « voyage » où nous entraîne la Mission ne consiste pas à changer de milieu social ou de lieu géographique, encore que bon nombre d'entre nous ont eu à faire ce genre de reconversion et particulièrement ceux qui vivent en Afrique ou en Amérique latine. Mais là n'est pas le véritable « exode » auquel nous sommes appelés par vocation et pour lequel nous avons été initiés par des hommes tels que le P. Augros.

Depuis que la vapeur, l'électronique et l'atome, les révolutions de l'Espoir, la montée des jeunes nations, les sciences humaines, les nouvelles données de la natalité, la prise de parole des femmes, ont, en raz de marée successifs, submergé les vieilles terres connues des hommes et de l'Eglise, tout est changé.

Toutes les civilisations, de gré ou de force, sont entraînées dans un vaste creuset, pour être refondues. Et nous marchons, sans « connaître le Pays qu'il nous donnera », dans l'espérance de voir un jour notre Eglise, rayonnante de jeunesse et transfigurée par le Feu de l'Esprit, naître au cœur des « continents nouveaux » qui émergent à tâtons au travers des déchirures des mondes anciens.

Vivre comme chrétiens, comme prêtres, l'aventure d'un monde qui se cherche, d'un monde à bâtir, être tournés vers l'avenir, sûrs de l'Amour de Dieu pour notre monde en convulsion, voilà ce que la Mission de France s'efforce de vivre depuis quarante années. Elle le fait tant bien que mal, comme elle peut, malgré ses faiblesses et ses erreurs. Cette aventure n'est pas, bien évidemment, le lot exclusif de la Mission. D'autres prêtres et beaucoup de chrétiens à travers le monde vivent cette histoire douloureuse et exaltante avec autant de passion, non sans problèmes ni sans « casse » non plus. Combien de chrétiens, de militants, de prêtres ont pris leurs distances d'avec l'Eglise au cours de cette aventure ? Tant il est vrai que ce passage au monde moderne entraîne un véritable déracinement, souvent dramatique, toujours plein de risques. Les hésitations de l'Eglise, les coups d'arrêts, les condamnations n'ont fait souvent qu'aggraver les conditions déjà si difficiles de ce « passage ». Ainsi, après l'arrêt des prêtres ouvriers en 1954, quand le séminaire de la Mission de France put rouvrir ses portes à Pontigny, deux tiers des candidats ne sont pas revenus. Et pourtant, parmi ceux-ci, nombreux sont ceux dont la vie aujourd'hui encore manifeste l'authenticité de leur choix pour l'Evangile et pour les pauvres ... Une telle hémorragie, tant de souffrances et de drames, auraient-ils pu être évités ? Encore eût-il fallu que ce qui était en jeu fût véritablement saisi, et par tous ceux qui en vivaient l'aventure, et par ceux qui avaient la responsabilité de guider la marche de l'Eglise vers le monde de demain. Sans doute faut-il y lire le prix des semailles et les douleurs de l'enfantement. Il n'est pas évident que l'enjeu soit davantage saisi dans l'Eglise d'aujourd'hui. De telles conversions demandent de longs temps de maturation et de persévérance. « Cela dépasse l'œuvre d'une génération, l'enthousiasme de la jeunesse n'y suffit pas ... » Ces mots du P. Augros apparaissent plus vrais que jamais.

Dans l'itinéraire de la Mission de France, il faut souligner le rôle essentiel que jouent les quelques équipes parties au tiers-monde, pour éclairer notre démarche commune. Les responsables de la Mission ont eu, il y a une quinzaine d'années, l'intuition qu'il fallait organiser de façon persévérante des échanges entre les équipes et tout particulièrement avec celles du tiers-monde. Ils avaient la conviction que ces équipes ne vivaient pas quelque chose d'étranger à ce que

nous vivons en France. Bien au contraire, elles expérimentaient de manière très caractéristique, la démarche à laquelle est appelée toute équipe de la Mission : l'aventure d'une foi et d'une Eglise qui sortent « hors les murs de la chrétienté » et vont au-devant de cultures inconnues, dans l'attente d'une rencontre féconde pour le monde et la jeunesse de la foi. Depuis lors, la vie de la Mission a été rythmée par des sessions où prêtres et laïcs du tiers-monde et de France se retrouvent pour quelques jours durant l'été : une première session rassemble à ce propos de nombreux prêtres de la Mission en 1964 ; les travaux en ont été rassemblés sous le titre : « *Le tiers-monde, l'Occident et l'Eglise* » (1). Plus récemment, en 1973 (2), en 1976 (3), en 1978 nous avons de nouveau mis en commun ce que nous vivons de la Mission de l'Eglise en France et au tiers monde. Aucune équipe ne saurait en effet s'enfermer dans la seule expérience qu'elle fait elle-même du Christ, sans méconnaître qu'il est le Seigneur. La tentation pour chacun est forte de sacraliser ce que nous vivons, et peu à peu de réduire la foi à la culture, voire à l'idéologie du milieu où l'on vit, quelle qu'elle soit, bourgeoise, ouvrière, ou autre. Prenant le temps de correspondre, de nous écouter les uns les autres, nous commençons ainsi l'apprentissage d'une véritable communion d'Eglises particulières, l'apprentissage de ce que sera demain, nous l'espérons fortement, une Eglise vivant véritablement son universalité.

Ce que nous vivons est modeste et porte la trace de nos défauts et du péché. Ce n'est que trop évident. Nous osons encore croire cependant que les chemins ouverts dans les « étonnantes années d'après-guerre » sont plus que jamais essentiels pour l'Eglise d'un monde si nouveau à tant d'égards. Nous avons conscience d'être à un commencement. La tâche nous dépasse de beaucoup, mais l'Esprit, qui a déjà suscité tant d'initiatives nouvelles ces derniers temps, ne cessera d'agir pour entraîner l'Eglise au vent du large, loin des rivages connus dont la vie se retire.

Nous sommes actuellement quelques trois cents prêtres « incardinés à la Mission de France » et bien d'autres, prêtres ou laïcs, partagent nos efforts, en particulier dans les équipes associées (4). Depuis l'époque où les premiers se sont rassemblés autour du P. Augros, plus d'une quarantaine sont déjà morts, souvent jeunes. Ils sont pour nous « les pierres vivantes de la Mission » (5) et nous vivons en communion avec eux. Ils nous sont des repères.

(1) Ouvrage paru aux Editions du Cerf, en 1967.

(2) *Lettre aux communautés*, n° 41.

(3) *Lettre aux communautés*, n° 60.

(4) *Lettre aux communautés*, n° 70, août 1978.

(5) *Lettre aux communautés*, le P. Vinatier évoque ces compagnons de route qui nous ont quittés.

Les consignes laissées par le P. Augros en 1952 alors qu'il était écarté de la Mission demeurent actives dans tous nos esprits : « N'oubliez jamais que, si la Mission a été créée, c'est parce qu'un beau jour, dans l'Eglise, on a pris conscience de la déchristianisation. Et ce fait consiste essentiellement en un mouvement de civilisation qui enfante une nouvelle manière d'être homme et cet homme nouveau naît païen ... Et cela (se joue) ... non dans un petit secteur partiel, mais au plan national et mondial. »

... « N'oubliez jamais que cette Mission c'est la Mission même de l'Eglise ... N'oubliez pas que la Mission exige de vous que vous soyez des hommes ... des hommes de votre temps. N'oubliez pas surtout que la Mission exige de vous que vous soyez des saints (6). »

Ces rappels gardent toute leur actualité. Et pas seulement pour nous, les anciens. Aujourd'hui même, de jeunes hommes se préparent pour être prêtres à la Mission de France. Ils sont une trentaine. Cinq d'entre eux ont été ordonnés pour être prêtres ouvriers, un autre pour vivre parmi les techniciens. D'autres le seront prochainement pour le milieu rural et pour le tiers monde. Je laisse ici la parole à l'un d'eux. Voici la lettre qu'il adressait tout récemment à Roger Etchegaray et à Jean Remond, évêques de la Mission de France. Il leur demandait d'être admis au « premier engagement » dans la Mission de France :

Frères,

Au nom de l'amour

— qui a saisi cet homme déraciné de Kabylie, mon père, et cette femme des Flandres, ma mère : dépassant les conventions et les préjugés, ils ont risqué l'aventure de la vie dont je suis le premier des trois témoins. Y puisant au jour le jour la force de surmonter tous les obstacles et de rester tournés vers l'avenir ;

— qui m'a surpris : me faisant découvrir qu'accepter d'être aimé c'est le commencement du bonheur et qu'aimer ouvre des possibilités insoupçonnables. Première expérience de racisme, d'où ma certitude que seul l'amour peut vaincre la haine, même s'il faut passer par échec et souffrance ;

— qui jaillit, des enfants, de ma famille, de mes amis, m'invitant à me laisser emporter par la force d'amour qui est en moi ;

— qui habite le sourire, le geste de la rencontre des hommes, liens de fraternité tissés et toujours à reprendre dans un monde d'injustice.

(6) Voir texte complet, p. 176, documents annexes.

Au nom de ma révolte

— avec les gens de mon quartier « Boussac » de la banlieue lilloise ; sans travail par le bon plaisir d'un seul homme uniquement préoccupé de profit et de rentabilité ;

— avec les lycéens de la J.E.C. : refusant une école soumise aux nécessités de l'économie capitaliste qui nie et dénie toute liberté, responsabilité et capacité créatrice des jeunes ;

— avec, pendant quatre ans, les ouvrières à l'usine ; découvrant derrière le paternalisme l'exploitation fondamentale, relevant la tête, se regroupant pour faire réintégrer une camarade licenciée abusivement et rejoignant les organisations de la classe ouvrière ;

— contre l'argent qui enferme, le pouvoir qui écrase, les étiquettes sur les visages, je choisis le camp de la lutte des hommes pour une société libre, juste et fraternelle.

Au nom de Dieu

— prononcé par des croyants qui me témoignent, au cœur de leur combat pour la justice et de leur geste d'amour, de la vie et de la mort d'un homme ;

— appelé Père par Jésus : dans sa pratique d'accueil des rejetés, de partage et de pardon qui l'a conduit à une mort injuste, il a été reconnu par Dieu comme son propre visage. Il est ressuscité, nous laissant la seule chose qu'il avait : son souffle d'amour ;

— reconnu, quand il y a onze ans je me suis laissé bousculer par son appel à vivre autrement : capable d'accueillir dans le quotidien les hommes comme des frères, tendu vers la réconciliation de l'humanité ;

— silencieux bien des jours et je me demande si je n'ai pas rêvé. Mais quand je m'y attends le moins, il me murmure son invitation à la vie ;

— contemplé dans la prière : temps de rupture, de décentrement, d'écoute de la Parole, et de disponibilité à l'Esprit pour qu'il chante en moi la tendresse de Dieu et m'en rende témoin.

Témoin de Dieu qui s'est intéressé à moi, m'a rejoint dans ma grisaille, m'a ouvert les yeux et convié à cette aventure passionnante de l'amour des hommes.

Témoin de la vie des hommes à qui il s'adresse en premier, des hommes écrasés, oubliés, enfermés, désespérés, mais qui veulent vivre.

Témoin de l'Esprit qui travaille le cœur de chacun et des peuples : source d'amitié, de pardon et de paix.

Témoin pas seulement en paroles risquées mais surtout en vie engagée : aux côtés de ceux que notre société maintient dans la pauvreté, la dépendance, l'ignorance, particulièrement les femmes et les hommes du tiers monde et de la classe ouvrière ; dans une pratique de solidarité bien sûr, mais aussi d'accueil du passant, d'attention aux exclus, de partage même financier, et où toute ma capacité d'amour est donnée à l'inattendu de la rencontre.

Ce témoignage ne prend sens qu'en Eglise : je me reconnais solidaire de ce dynamisme vécu collectivement à la Mission de France.

Des hommes passionnés de leurs frères et de Dieu ont misé leur vie sur une Parole fragile qui est espérance pour eux, pour moi, pour chaque homme. Ils ont tracé un chemin que je fais mien.

Avec eux je veux partager la responsabilité de cette espérance, de la foi : que Jésus-Christ soit proclamé, que l'Évangile soit vécu dans sa radicalité, que la communion ne s'enferme jamais, je veux vivre ces exigences comme service de l'Église.

Et si vous le voulez un jour, sachez que je suis disponible pour le ministère presbytéral.

Mais aujourd'hui, frères, je vous demande d'accueillir ma démarche d'engagement à la Mission de France pour le service de l'Église.

Joël, le 2 avril 1979.

A lui et à tous ceux qui entendent le même appel, je dédie ces mots du fondateur de la Mission de France, le cardinal Suhard :

L'un des premiers services que le prêtre rend au monde, c'est de lui dire la vérité. Parmi les propagandes qui s'entrecroisent et qui s'arrachent les consentements, sa voix devra retentir, intrépide et grave ; pour « rendre témoignage à la vérité ... à la lumière ». Parce que Dieu « l'a jugé digne de lui confier l'Évangile », il saura parler « non pour plaire aux hommes, mais à Dieu qui sonde nos cœurs ! » Ses discours ne seront « inspirés ni par la flatterie, ni par la cupidité, ni par la gloire humaine ». Quoi qu'il lui en coûte, quoi qu'il en coûte à ceux qu'atteint sa voix, il osera, quand il le faut, renverser les idoles, dénoncer les injustices, affronter les pouvoirs établis. Il doit rester dans la grande ligne prophétique. Sa voix doit ressusciter les accents terribles ou déchirants des grands « Inspirés » d'autrefois. S'il est une chose que la Loi nouvelle n'est pas venue abolir dans la Loi ancienne, c'est bien cette liberté spirituelle, ce droit de parler au nom du Seul Véridique. « La parole de Dieu n'est pas enchaînée » (7).

(7) *Le prêtre dans la cité.*

MA VIE EN DEUX

Gilbert Delanoue

NE
COUPEZ
PAS

Je suis conducteur de bus depuis plus de dix ans en réseau urbain. Je travaille le plus souvent de 6 h 30 à 9 h 30 et de 13 h à 19 h. Il y a pas mal de variantes possibles le samedi et en période de vacances scolaires. Comme mes camarades, je travaille aussi quatre dimanches sur neuf.

Je suis aussi en paroisse, avec trois autres prêtres qui ont également une vie professionnelle. Le quartier comporte 25 000 habitants. Nous avons trois lieux de culte. Je m'occupe plus spécialement, avec des laïcs, des baptêmes, des caté, des jeunes, des finances et d'une équipe de foyers.

Je ne dirai pas ici comment nous nous organisons pour tenir « les deux bouts de la chaîne », travail et paroisse, ni à quelles inventions cela nous amène en pastorale paroissiale. Ici, nous avons la chance de partager les responsabilités paroissiales avec une cinquantaine de laïcs, dont la plupart sont eux aussi engagés dans la vie sociale au service des autres.

C'est de mon ministère au travail que je vais parler. Parce que beaucoup de chrétiens, de prêtres, d'évêques même, ne voient pas comment nous vivons un ministère sacerdotal dans le travail. Parce que, aussi, chacun a sa façon de vivre un tel ministère : je souhaite apporter ma contribution à la réflexion. Parce que, enfin, il est rare qu'un prêtre en paroisse écrive sur ce sujet... Une maladie bénigne m'a fait garder la chambre, quelques jours : cela m'a donné le temps d'écrire ces pages.

« ça vous apprendra à vivre »

Ça fait partie du ministère du prêtre ! Le statut social du prêtre est généralement celui des professions libérales : il échappe aux sujétions du salariat. Prendre un travail salarié, c'est rejoindre la condition commune de la plupart des hommes. Selon les professions, il y a des variantes ; il reste cependant un fond commun : *dépendance* par rapport aux horaires, aux règlements, aux chefs, à la fatigue, aux salaires... et même aux camarades de travail ; *solidarité* aussi, surtout grâce à l'organisation syndicale.

En 1972, une vieille receveuse m'avait dit : « C'est bien de venir travailler avec nous ! Ça vous apprendra à vivre ». Elle avait raison. On ne connaît jamais tout de la vie. Il y a bien des aspects de la réalité humaine que j'ai mieux compris par la vie de travail. Je ne regarde plus les gens ni la vie de la même façon... ni l'Eglise, ni la paroisse... Et ma foi est marquée par le travail. Voici deux exemples :

La prière : conduire un bus en ville, pendant de longues heures, secrète des automatismes qui permettent de s'abstraire un peu, par moments... et de prier. Cette prière est alors pleine des gens rencontrés, cet automobiliste irascible, cette grand'mère chancelante, ces amoureux, ce collègue qui me parle de son gosse... Supplication, louange, se succèdent au fil des heures et des rencontres... en évitant seulement celles des carrosseries !

L'Evangile : depuis que j'exerce ce métier, j'ai pris l'habitude de faire converger ma semaine vers la messe du dimanche. Toute la semaine, je rumine cet unique évangile en cherchant son lien avec la vie quotidienne. Si je prêche, le dimanche, c'est en partie de cette méditation dont je témoigne.

A ce niveau, je suis prêtre en apprenant à être chrétien.

Une recherche passionnée du bien commun et de la vérité

Tous les chrétiens qui militent sur le plan syndical savent que leur action rejoint une ligne prophétique de justice, de promotion des humbles, de réconciliation... Du moins, les chrétiens formés le savent-ils ; d'autres ignorent la richesse de ce qu'ils vivent, tout en ayant l'intuition que ça rejoint l'Évangile.

A l'intérieur de mon syndicat, nous sommes provoqués à nous convertir :

au service des plus petits :

Dans la profession, la catégorie « conducteurs » est relativement privilégiée et la plus nombreuse en militants. Elle a une réelle garantie d'emploi. Il faut se provoquer mutuellement pour écouter les appels des femmes de ménage à revaloriser leur catégorie, pour ne pas laisser le nettoyage bradé aux entreprises annexes qui paient au SMIC ou au rendement, pour participer aux manifestations contre le chômage et les bas salaires, etc.

à une vraie démocratie :

Les sections syndicales que j'ai connues ont cet idéal. J'ai été le témoin de progrès réels en ce sens : augmentation du nombre des militants et des adhérents, invention de moyens d'expression pour tous, etc. Le Bureau syndical vit une authentique fraternité. On est heureux de se retrouver. Malgré les divergences, normales, et les « coups de gueule » passagers, il y a beaucoup de désintéressement et peu de susceptibilité. Dans la paroisse, hélas ! les relations ne sont pas toujours aussi claires et fraternelles.

à une ouverture à tous :

J'ai parlé des femmes de ménage. Il y a aussi le deuxième Collège, « Maîtrise et Cadres ». La C.G.C. y est seule représentée aux élections. Nous évoquons souvent le souci de

ces camarades. Avec un grand nombre d'entre eux, les rapports sont bons et, comme on dit souvent : « il ne faut pas se tromper d'ennemis ; les « maîtrises et cadres » doivent découvrir leur solidarité avec le personnel d'exécution ».

Bien des réunions syndicales sont une recherche passionnée du bien commun et de la vérité. Chacun se remet en cause avec beaucoup d'humilité. Si cela est essentiel au sacerdoce des baptisés, ça l'est aussi au sacerdoce du prêtre. La construction du Royaume dans les réalités quotidiennes ne nécessite-t-elle pas aussi bien la participation du prêtre que celle du laïc qui, ensemble, font l'Eglise ?

Néanmoins, je ne dirai pas : tout cela, c'est l'Evangile vécu. Pour moi, le cœur de l'Evangile, c'est la connaissance de Jésus-Christ qui montre le Père et entraîne vers Lui.

Dieu parle au cœur de chaque homme

J'ai toujours connu des moments où je me sentais provoqué à dire ma foi... ou à découvrir celle des copains. Quand on se connaît depuis plusieurs années, il se crée un climat de confiance mutuelle ; on en arrive à dire ce qu'on croit, ou ce qu'on ne croit pas. Ceux avec lesquels je suis le plus en affinité, ce sont les militants syndicaux que je retrouve chaque semaine. Avec eux, je pourrais sans doute aller plus loin qu'avec d'autres dans l'échange sur la foi. Pourtant, ça ne se fait pas tellement. La raison en est simple : accaparés par des tas de problèmes à résoudre, nous avons peu le temps de nous rencontrer assez gratuitement. Un voyage, pour une session ou un congrès, en donne l'occasion ; mais cela arrive si rarement ; Voici quelques rencontres. Du moins quelques flashes ! Par discrétion, j'ai changé les prénoms.

Les copains du syndicat

MICHELE : « J'arriverai un peu en retard à la réunion du Bureau... Oui, j'ai un enterrement ; mais ça ne sera pas long » — « Prends ton temps. C'est une chose importante ! Quand on voit comment des curés font ça en fonctionnaires ! ... ». Un autre jour, elle explique : « J'ai des ennuis avec mes beaux-parents. Déjà qu'ils nous critiquent parce que nos enfants n'ont pas fait la communion ! » — « Je vois... J'ai des neveux qui ne vont pas au caté... » — « Remarque : mes enfants en savent autant que les autres. Ils ont été à un Club Friponnet et ils sont d'accord pour qu'on milite. Ils savent qu'on est chrétiens, même si on n'a pas le temps de pratiquer ». Un soir, chez eux, j'explique que ma disponibilité syndicale est limitée par la paroisse. Grosse discussion. Son mari dit : « J'ai lu l'Evangile. Tout se résume dans l'amour des autres. Si on milite, c'est pour ça. Quelle importance a le reste ? ». Alors j'ai dit : « Je crois que pour aimer vraiment, on a besoin de se brancher sur Jésus-Christ. La paroisse et l'Eglise, ça doit servir à cela ».

FELIX est l'un des piliers du syndicat. Il est aussi au PC. Il me dit un jour : « Tu sais, je suis chrétien. J'ai même fait mes Pâques. Tu devrais venir expliquer à ma femme qu'on peut être communiste et chrétien... Mes enfants vont au caté... ». Un peu plus tard, il déménage et vient habiter sur notre paroisse. « J'inscris mes enfants au caté dans ta paroisse, me dit-il. Mais, moi, tu ne me verras pas souvent. Je ne comprends plus comment l'Eglise évolue. Dans mon ancienne paroisse, j'étais copain avec les prêtres, mais ils parlaient de tout sauf de la religion. Si je vais à l'église, ce n'est tout de même pas pour entendre parler de politique ! Il y a autre chose... » — « Tu essaieras de voir comment on fait le caté à tes gosses, chez nous, et tu me diras ce que tu en penses ».

PIERRE n'était pas encore au Bureau syndical et je le connaissais très peu quand sa mère est décédée. Elle habitait sur le quartier. J'ai fait l'enterrement. La semaine suivante, plusieurs camarades discutent avec lui. « La seule justice, c'est la mort, dit l'un d'eux. Là c'est fini pour tout le monde ». La plupart renchérisent : « Au moins, ça

c'est sûr ! ». Pierre et Félix me regardent. je repense à ce que j'ai dit à l'inhumation. Je sens qu'ils attendent que je réagisse. Alors je dis : « Je ne suis pas du tout sûr que tout soit fini. Je pense même le contraire. On n'est quand même pas seulement un paquet de cellules qui vont pourrir dans un trou ! ». Il y eût un léger silence... et on a parlé d'autre chose.

LARBI. Je suis très ami avec sa famille, arrivée en France depuis quatre ans. Sa femme a été élevée chez les sœurs, au Maroc. Ensemble, nous parlons souvent de Dieu. Je leur ai fait lire les réflexions de copains prêtres en Afrique du Nord et ils m'ont dit : « Ils ont du courage pour se remettre en cause comme ça ! ». Les aînés, 14 et 15 ans, participent aux conversations et posent des questions. Larbi est un délégué très estimé de tous. Il est parfois un peu dur : « Un tel, rien à en tirer ! » — « Larbi, tu ne sais pas... Il y a des gens qu'on découvre, un jour, mieux qu'on ne croyait... Dieu continue de parler au cœur de chaque homme ». On est vite d'accord là-dessus. Larbi tombe gravement malade. Il est inquiet : « Des gens disent que je pourrais aller à Lourdes. Qu'en penses-tu ? ». Longue discussion sur les miracles. Finalement, là aussi on est assez d'accord : la foi doit nous donner plus de force pour lutter contre le mal et confier notre avenir à Dieu. Larbi meurt. Solidarité exemplaire autour de sa famille. Me sachant son ami intime, les conducteurs musulmans me parlent beaucoup de lui, en ajoutant : « C'est la volonté de Dieu ». Je dis : « Je ne crois pas que Dieu l'a fait mourir. La volonté de Dieu, c'est qu'on lutte contre le mal et qu'on lui fasse confiance dans l'épreuve ». Eux souvent : « Peut-être que tu as raison. Maintenant, il faut lutter pour sa femme et ses enfants ». Ils insistent pour que je participe à la prière du troisième et du quarantième jour, au domicile du défunt, en une longue veillée. J'y vais. Ils m'expliquent à l'oreille quelques versets du Coran : Tiens, on a parlé de Jésus et de Marie... J'avais passé à la famille de Larbi l'album de « Fêtes et Saisons » sur l'Islam. Ça leur avait paru excellent, d'autant qu'ils n'ont pas grand'chose pour expliquer leur foi à leurs enfants. Je l'ai passé à d'autres aussi... très étonnés que des catholiques aient un livre pour connaître leur religion !

JEAN est un jeune délégué. Bien que n'habitant pas le quartier, il me demande de le marier. J'accepte. Il dit avoir lu la Bible chez un parent protestant. Sa foi est pourtant assez vague. Il est assez influençable et sa fiancée parvient à le détourner du syndicalisme. Je les ai mariés... sans arriver à faire le lien entre cette célébration et le syndicalisme. Depuis il ne milite plus...

MAURICE. Les copains l'ont désigné pour remplacer Jean. Il a beaucoup plus de caractère. Un an après, il me demande à son tour de le marier. Il n'est pas du quartier mais, dit-il : « J'étais au mariage de Jean... d'accord avec ce que tu as dit. Je me sens catholique ». Sa fiancée n'a pas été catéchisée. Nous avons plusieurs mois pour préparer le mariage ; ils sont décidés à investir... et Maurice fait le lien avec son action syndicale. Cela semble mieux partir...

HELENE est chef de bureau. Elle rend beaucoup de services à tout le personnel. Son mari meurt d'une leucémie. Je découvre alors qu'elle habite à la limite de la paroisse. Elle pratique de temps en temps. Foi robuste qui tient malgré les épreuves. Je la mets en relation avec une équipe de foyers ; elle s'y intègre très bien. Déléguée C.G.C., elle crée une excellente ambiance dans le personnel bureau, arrivant à faire l'unité d'action avec ceux qui sont à la C.G.T... Il lui arrive de témoigner de sa foi parmi ses collègues.

UN CONDUCTEUR MEURT d'un infarctus. C'est un ancien. Bien qu'il ait été plutôt individualiste, il y a foule à l'enterrement. J'y participe, dans l'assistance, avec les délégués. Je me rends compte que Michèle et Félix disent le « Notre Père » en même temps que moi... Faudra-t-il attendre qu'un autre meurt pour prier à nouveau ensemble ?

Deux jeunes que j'ai catéchisés vers les années 1960 militent au syndicat. L'un d'eux est militant chrétien. L'autre semble n'avoir qu'une foi vague. Il a adhéré au PC. Nous avons toujours gardé des liens depuis vingt ans. Il arrive de temps en temps qu'en fréquentant la Bourse du Travail l'un de mes collègues découvre avec un certain étonne-

ment qu'un militant d'une autre entreprise est un prêtre ouvrier. L'inverse aussi se produit : quand des militants ouvriers, liés à la paroisse, se montrent généreux, disponibles, et ne sont pas mariés, certaines personnes se demandent s'ils ne sont pas prêtres.

Ceux qui ne sont pas militants

MARYVONNE : « Gilbert, peux-tu baptiser mon gosse ? » — « Peut-être... de quelle paroisse es-tu ? » — « Je ne sais pas... Je ne suis pas croyante. » — « Alors, pourquoi veux-tu le faire baptiser ? » — « Pour mon mari... qui est un peu croyant ». Maryvonne a abandonné l'idée du baptême. Mais nous sommes devenus très copains. Maryvonne a le chic pour mettre en route des conversations profondes et inviter tout le monde à s'exprimer : conditions de travail, immigration, mariage, enfants...

JACQUES fait partie de la minorité non-syndiquée. Il a été le seul à rouler, un jour de grève. Un soir, il m'attend au dépôt. Il est en tenue de dimanche. Je dis : « Tu es en repos pour être beau comme ça ! » — « Gilbert, il faut que je te parle. J'ai perdu ma gosse ! Explique-moi comment faire pour prendre quelques jours ! ». On s'explique, puis il dit : « Maintenant, je parle au prêtre. Peux-tu faire l'inhumation ? ». Bien sûr j'irai. Ça se passe au funérarium. Nous sommes une dizaine autour du petit cercueil, dont son voisin qui est aussi le collecteur syndical de sa ligne de bus. Nous avons vécu, là, des minutes fraternelles et vraies. Jacques n'est toujours pas syndiqué.

FLORA est nettoyeuse aux bus. Elle m'accoste dans le garage : « Pouvez-vous me bénir ces médailles ? On me veut du mal. Mon fils ne me parle plus. Sa femme ne veut pas que je vois leur enfant. Elle me fait des méchancetés... ». On parle cinq minutes. Si elle est croyante, lui dis-je, elle peut confier à Dieu ses soucis et le foyer de son fils ; je ne bénis pas les médailles parce qu'on est en public ; c'est son intention qui compte... Depuis ce jour, Flora me confie beaucoup de choses. Récemment, je conduis le bus qui la ramène chez elle, le soir. C'est la veille de Noël. Elle me dit : « Pour Noël, je vais aller

chez une cousine dont le mari se meurt d'un cancer. On se plaint, mais on trouve toujours plus malheureux. Je ferai Noël avec eux ». Qu'on ne me dise pas que Flora a une foi superstitieuse, sans aucun lien avec sa vie ! J'ai rendu grâce pour le Noël de Flora.

BERNARD, originaire de la campagne, travaille aux bus depuis un an, quand il apprend que je suis prêtre. Il m'attend un soir : « Je voudrais te voir comme prêtre pour me marier. On est déjà mariés civilement... Ma femme attend un enfant... ». Je trouve un foyer très ouvert. On prépare à la fois le baptême et le mariage qui ont lieu plusieurs mois après la naissance. Ils n'habitent pas sur la paroisse mais à cette occasion je leur fais prendre contact avec un groupe de jeunes foyers. Syndiqué, Bernard comprend pourtant assez mal le syndicalisme. Par contre, lui et sa femme sont très soucieux d'accueillir les paumés. Ainsi, ont-ils hébergé, après son opération, un vieillard sans famille qui fût leur ancien voisin...

DANS UN KIOSQUE AU TEMPS DE NOEL, nous sommes quatre ou cinq à attendre l'heure du service. D'autres passent quelques minutes pour se réchauffer. Marie est là. C'est une gentille chinoise, née à La Réunion, où elle a reçu une éducation chrétienne. Elle est très estimée. Elle lance : « Gilbert, tu ne trouves pas que Noël c'est une fête païenne ? Les gens ne pensent qu'à acheter et à manger. Ça ne devrait pas être ça, Noël ! ». Des Algériens renchérissent : « Elle a raison. Noël, c'est la fête du Dieu ! Ça existe chez nous, mais on l'appelle autrement : c'est l'Aïd. Chez nous, tout le monde partage. Tu peux venir. Même si on ne te connaît pas, tu auras du mouton et du couscous ». Un autre : « Et ce sont les plus pauvres qui donnent le plus. Ils prennent leur plus beau mouton ». Un autre encore : « C'est ça qui compte pour le Dieu : qu'on soit tous frères. En France, pour vous, y'a qu'argent qui compte ! ». Je prends part à la conversation et dis : « En tout cas, ça dépend de nous, avec le syndicat, qu'il y ait plus de justice en France. Mais, si on manifeste pour ceux qui n'ont que le SMIC, qui viendra à la manif ? » — « Tu sais bien que si on a décidé d'arrêter tous les bus, on ira. Mais c'est tout le monde ou personne ». (les Algériens des bus sont syndiqués à 90 %).

Je pourrais continuer... Est-il besoin d'ajouter que la plupart des conversations ne sont pas de ce type, mais portent sur le tiercé, les problèmes familiaux, les conditions de travail, les multiples services qu'on se rend, les blagues... Certains trouveront peut-être que je mélange tout : la paroisse, le syndicat, les sacrements... La vie n'est-elle pas mélangée ? N'est-ce pas la même personne qui est tout-à-la-fois père de famille, traminot, croyant ou non, etc ? Je regrette parfois d'avoir si peu de temps à consacrer à mes camarades en dehors du boulot. Je repense souvent à la réflexion d'un copain de travail. C'était avant que je ne vienne ici. Je lui expliquais mon départ en lui disant que je voulais avoir un ministère dans une paroisse. Il me répondit : « Parce que, nous, on n'est pas une paroisse ? ».

Nouveaux regards sur la paroisse

Je ne sais pas si des prêtres ouvriers regardent leur milieu de travail comme une paroisse, en prenant aussi en charge les besoins religieux des copains et en essayant de bâtir une Eglise avec les croyants. Cela mériterait d'être tenté.

Ce n'est pas ma problématique, car je tiens à être en paroisse sur un territoire. Ce qui m'intéresse dans cette paroisse, c'est moins la perfection de tel ou tel rouage que *le signe global qu'elle donne* : qu'elle soit un signe cohérent avec celui que nous essayons de donner, prêtres et laïcs, insérés dans les réalités concrètes de l'existence. Une ville comme la nôtre reste à échelle humaine. Beaucoup de copains de travail font un lien entre ce que je vis, ce que vivent d'autres prêtres, dont les prêtres ouvriers, d'autres chrétiens qu'ils connaissent. Derrière la diversité des engagements des uns et des autres (Mouvement de la Paix, autres syndicats, immigrés, partis politiques, etc.), ils sentent une réelle cohérence qui crédite les actes et les paroles de chacun.

Ce qui m'intéresse aussi dans cette paroisse, ce sont les possibilités d'accueil qu'elle offre pour la célébration des mariages et des baptêmes. Je suis habituellement assez exigeant sur la préparation, surtout s'il s'agit de traminots n'habitant pas le quartier et, à plus forte raison, s'il s'agit de militants ouvriers. On a, par le travail, assez d'occasions pour cheminer dans l'amitié sur le plan humain. Si les copains veulent passer au registre religieux, je leur demande de prendre le temps de faire du sérieux. Pour moi, si au point de départ la foi est vague, l'important est le sérieux de la recherche.

Je découvre encore plus l'importance des réunions et célébrations avec les parents lors des baptêmes et du catéchisme. C'est pour l'immense majorité des familles un peu croyantes, la seule possibilité qui leur est offerte d'un approfondissement de la foi dans son lien avec la vie. Il m'arrive d'ailleurs de donner à ces parents des témoignages tirés de ma vie de prêtre au travail... Tout cela serait difficilement réalisable si je ne pouvais pas m'appuyer sur des foyers chrétiens ou des catéchistes qui, pour la plupart, sont comme nous, engagés dans la vie sociale.

Je peux dire aussi que le travail donne du recul par rapport aux déceptions paroissiales. Il arrive qu'il n'y ait pas grand monde à une réunion... mais je retrouve la masse, sur le tas, le lendemain. Cependant il me faut lutter contre la tentation du « vite fait paroissial » ou contre celle de « faire moi-même pour aller plus vite ». Il y a encore une autre tentation : dire aux laïcs « débrouillez-vous ! ». Il faut s'aider, les uns et les autres, à acquérir du métier et à faire équipe. C'est une priorité pour laquelle il est nécessaire que tel ou tel prêtre investisse, dùt-il, pour y parvenir, être moins engagé, ou même moins travailler.

Février 1980.

Des certitudes aux convictions

Un certain langage fait l'économie des situations et réalités concrètes. Nous sommes alors projetés dans un monde idéal, irréel, sans consistance... le monde des idées, des abstractions... On parle de « la » famille, « la » démocratie, « la » morale, « la » vérité... autant de discours qui ont aujourd'hui peu d'impact.

Au mois de février, au cours de sa rencontre trimestrielle, un atelier a abordé ces questions en les situant au cœur de l'expérience quotidienne. C'est une nouvelle approche. Elle s'accompagne du passage des certitudes aux convictions.

« Je suis devenue une passionnée de vérité », disait l'une des participantes. Albert GRIMAUX rend compte des réflexions de ce groupe, qui se compose d'une vingtaine de personnes (laïcs, religieuses, prêtres) insérées, soit dans l'enseignement, soit dans l'animation de loisirs, ou en petite entreprise... ou encore dans la marine marchande. Cet atelier se veut un lieu de partage à partir du quotidien, un espace de liberté où chacun est reconnu dans son identité profonde.

1 - Méfions-nous des mots

La matinée de ce dimanche du 11 novembre 1979, est consacrée à une réflexion sur *notre recherche de vérité*, thème choisi la veille au soir. D'entrée de jeu, sur une remarque de Laurent, le groupe admet facilement qu'il vaut mieux parler de vérités, au pluriel, plutôt que de « la » vérité, une et indivisible. Je tenterai de restituer l'ensemble du débat en prenant des libertés par rapport à la chronologie des interventions.

Joëlle et Danielle affirment, chacune à leur manière, « qu'elles sont mal à l'aise quand on parle de vérité, et que ce terme ne résonne pas en elles, encore moins chez les gens qu'elles cotoient. Chacun possède son jardin secret qui est sa propre richesse ». Et ce jardin est évidemment cultivé de multiples façons. *Trop souvent, en effet, on met la recherche de la vérité dans une démarche intellectuelle.* On associe trop exclusivement les vérités aux définitions claires, aux connaissances. Or, des gens sans grande culture ont des comportements et des attitudes où sont engagées leurs convictions profondes, leurs aspirations, leurs sens de l'homme. Pour appuyer cela, Marc précise : « on dit la vérité avec ses mains beaucoup plus qu'avec des mots ». Et, pour illustrer cette phrase, il raconte le dialogue qu'il a eu avec son patron qui, pour surveiller l'atelier, était à plusieurs reprises entré par une porte peu utilisée. En gênant l'ouverture de cette porte avec une barre de fer, Marc a pu obliger le patron à dévoiler ses batteries et admettre qu'il n'avait pas confiance. Or, dans tout ce petit jeu, le mot vérité n'avait jamais été prononcé. La vérité n'est pas élucubration des gens qui savent ; elle est expérimentée par tout homme.

2 - Des vérités camouflées dans des bricoles

Dans une seconde intervention, Marc décrit l'idéal restreint de ses copains et pense que « leurs objectifs (fric — maison — bagnole) sont trop limités ». Maurice reprend la balle en montrant que, sous cette quête matérielle, il y a *des enjeux humains*. « Si je mets de côté du fric, c'est pour permettre

3 - Des vérités plateforme commune

à mon gamin d'avoir une qualification et, ainsi, de mieux se battre en face du chômage ». Il montre que c'est en faisant des petites choses (confection de guirlandes pour Noël), que « les copains du bord peuvent vivre un peu d'espérance et donner le meilleur d'eux-mêmes ». On peut être choqué qu'un gars qui est allé avec une fille à marin dise : « Ah ! j'ai bien pensé à ma femme ». Bien sûr, il y a « des coups de canif au contrat conjugal », mais il fallait la proximité d'un corps de femme pour que le type exprime son amour véritable. En ce qui concerne les enfants, les types ne savent pas communiquer et, voyant Maurice faire un dessin pour Laurent, ils apprennent à vaincre les distances et la séparation. Dans le coude à coude, avec des paroles rares et respectueuses, *le véritable dialogue s'instaure où chacun met en soi un peu de vérité.*

Laurent qui, au départ, avait mis l'accent sur les vérités au pluriel en ajoutant : « comme cela on peut se permettre d'en oublier quelques-unes sans que ce soit le désert », pense que chacun a des bribes de vérité. Ceci est particulièrement ressenti dans une action commune entre des gens qui n'ont ni la même philosophie, ni les mêmes opinions politiques ou religieuses. L'action exige que chacun laisse peut-être dans l'ombre tout son attirail doctrinal pour se fixer sur « un minimum qu'on partage en commun ». L'exigence d'un consensus pour envisager une action commune ne saurait être réductrice ; c'est du moins ce que relève Christiane qui affirme : « notre lutte militante pour une cause urgente ne doit pas cacher et plonger dans le silence nos motivations profondes, nos références de croyants ». En conservant ce souci, on ne prétend pas être supérieur aux autres, mais simplement, dans la discrétion, *être fidèle à « l'ailleurs » qui nous habite.*

4 - La vérité, une tâche à faire ensemble

La pression d'un groupe très structuré peut obligé ses membres à *jouer une certaine comédie* ou à *imiter un modèle pré-établi* telle que l'image de la religieuse : « Je suis devenue

5 - La vérité est marquée du sceau de l'histoire

une passionnée de vérité, car je n'ai pu être moi-même. J'en ai ras le bol de toutes les hypocrisies que j'ai vues. Je crois qu'on devrait pouvoir tout dire devant n'importe qui, si on s'assume soi-même ».

Le groupe peut aussi favoriser l'épanouissement des personnes. Il peut être un *tremplin pour mieux approcher cette vérité* profonde de chaque être : « Deviens ce que tu es ». Marie-Jo n'hésite pas à affirmer : « c'est par la confrontation que la clarté se fait. Chacun apporte ses points de repère et clarté et vérité peuvent jaillir du groupe ». Mais cela ne démobilise pas l'effort personnel car, ajoute-t-elle, « être témoin ensemble, c'est beaucoup plus dépouillant que de posséder la vérité... Il y a des échecs, des pertes d'illusions qui rendent libres ».

Si la recherche de vérité est le propre de l'homme, le gosse cherche toujours à savoir pourquoi et l'adulte répond souvent, comme Fernand Raynaud : « c'est étudié pour ». Ainsi, la recherche de vérité, la fascination de la lumière, la lutte incessante contre l'obscurantisme collent à l'histoire des hommes.

Dans un monde où le temps était cyclique, la nouveauté rare, la stabilité un équilibre contre le chaos, on comprend aisément que les vérités de tous ordres, durement acquises, étaient vénérées comme des en-soi intouchables. Dans un tel contexte, la répétition des vérités suffisait pour se convaincre.

Par contre, dans un monde en pleine mutation où règnent l'éphémère et l'instant, dans des sociétés où les progrès des sciences s'effectuent grâce à l'introduction du doute et des remises en cause, la vérité n'est plus un donné monolytique, figé, immuable. Elle devient *recherche tatonnante au cœur de l'expérience humaine*. Elle devient révélation progressive. Christiane résume en une formule cet aspect important : « la vérité de mes vingt ans n'est pas celle de mes cinquante ans ».

D'autre part, l'apport précieux des sciences humaines, la prise en compte que tout ce qui est humain est marqué du signe de l'ambiguïté, tout cela fait tomber la prétention d'une vérité universelle qui éclairerait les mondes. Même « les moments privilégiés de relations, tels que l'amour, ne sont pas désintéressés : il y a toujours captation de l'autre et projection de soi ».

Devant ce genre de discours, certains brandissent le danger de subjectivisme. Nous le constatons couramment de la part de ceux qui ont de la peine à *faire le passage des certitudes aux convictions*.

Dans cette démarche laborieuse, il y a bien nécessité de se forger, des « critères d'authenticité », selon l'expression de Régis. Et, pour lui, c'est « dans la réalité première de la solitude que cela se réalise, pas une solitude qui s'enferme, mais une solitude qui s'assume, pleinement dans le désir de communiquer ». D'ailleurs cette solitude n'est-elle pas habitée par une multitude.

La vérité n'est pas un dépôt, un héritage

Ce n'est pas un coffre-fort

Ce n'est pas une certitude

Ce n'est pas un catalogue

Ce n'est pas une propriété

La vérité n'est pas légale. C'est une naissance !

Il faut naître à la vérité.

Jean Debruyne (Desclée).

J'espère une église...

Il y a vingt ans,
on se préoccupait de la **disparition des petites exploitations**.
Aujourd'hui, sur le Plateau de Millevaches,
c'est la **disparition du village** qui est inquiétante.
Il ne s'agit plus seulement d'une mutation économique,
mais d'une mutation de société.
Sur les 86 communes regroupées en 9 cantons,
la diminution globale de la population est de 25 % en 20 ans.
Telle commune a perdu plus de la moitié de ses habitants.
En 15 ans, le nombre des exploitations agricoles a chuté de 46 %.
En 1973, plus d'une commune sur trois n'avait plus
ni épicerie, ni boulangerie, ni boucherie.
102 classes ont été fermées entre 1959 et 1978
dans l'arrondissement d'Aubusson,
et 34 communes sur 86 n'ont plus d'**équipement scolaire**.
C'est le « quasi-désert ».
Nous sommes à la phase finale
d'un **processus de déstructuration d'une société** ;
déstructuration économique, mais aussi sociale et culturelle.
Un vieux monde est en ruine.

Ce n'est pas que le pays soit dénué d'atouts.

L'élevage, en particulier, devrait permettre une certaine industrialisation si un équipement agro-alimentaire transformait, sur place, la « matière première ».

Mais les firmes agro-alimentaires s'installent de préférence sur les lieux de leur marché, et non sur les lieux de leur approvisionnement.

Alors, on exporte « sur pied » !

De même, la forêt, qui représente une ressource de premier plan.

Mais le bois s'en va, lui aussi, à l'état brut, pour être travaillé dans les Landes et le Jura.

Qu'en pensent les agriculteurs ?

Les plus actifs semblent **peu sensibles**

à cette mort lente de leur environnement.

Les uns et les autres sont enfermés dans une attitude corporatiste.

Sortira-t-on de cette attitude aveugle ?

Par quels moyens **empêcher le pays d'aller à sa perte ?...**

Destructuration de la société paysanne,
décomposition, crise, ruines...

Mais notre plateau, par sa « passion » est un lieu privilégié.

L'intensité même de ses problèmes d'avenir
met en relief **le fond du problème.**

Quel est-il ?

Tout d'abord, quelques citations de Roger Garaudy
dans son livre « Appel aux vivants » :

« Survivre et vivre dépendent **d'un choix humain**
et nul ne peut déléguer son pouvoir...

Une révolution véritable est, pour une société,
ce qu'une conversion est pour un individu :

un changement des fins,

un changement **du sens de la vie et de l'histoire.**

La politique et la foi,

le prophétisme et la politique

ont toujours été étroitement liés

dans les grandes mutations historiques ».

Des espaces comme le nôtre ont d'abord été perçus
comme **des poubelles de la société.**

Et ils le sont !

Un symbole : les papiers gras que nous laissent les touristes.

Mais aujourd'hui que le soleil artificiel du mythe de la croissance
s'assombrit de nuages,

voici que le paysage profond apparaît
et que se découvrent **des lieux d'espérance,**
de recherche.

Parce que nous croyons que l'Eglise, dans l'Histoire,
est un point **d'émergence d'un sens caché,**

le sens en Jésus-Christ de l'aventure humaine,
nous visons à la ré-enraciner dans cette histoire.

Cela veut dire l'appel à chaque chrétien
à ré-investir sa foi dans son expérience.

Cela veut dire aussi l'appel à l'Eglise locale
pour se ré-investir dans la « passion » de ce pays.

Mais comment faire ?

Quitter une carapace.

Une Eglise, si elle est vivante,

la vie du pays y fermente,

pour donner une expression à la foi, l'espérance et l'amour.

Cette Eglise produit des signes :

son visage humain, ses structures, ses rites, son langage...

Mais, comme la lave des volcans d'Auvergne,
ce produit incandescent, à la longue, se durcit,
devient pierre, forme une carapace.

L'écrevisse, dit-on, doit s'extirper chaque année de son corset.

L'Eglise, à chaque mutation de l'Histoire,
doit **s'extirper de son manteau.**

C'est pourquoi, sur le plateau, nous avons suscité
une assemblée nouvelle, hors des cadres paroissiaux,

avec une autre conscience de l'espace humain :

le plateau, comme espace d'un sort commun ;

avec aussi une autre intention vis-à-vis du monde :

non plus le couvrir comme la mère-poule,

ni, pour l'Eglise, de ramasser ce monde en son sein
ou de le couvrir de son maillage,
mais d'être un « Béthléem »,
une étable inconnue, sans prétention,
plutôt à l'écart, sans être marginale.
Un lieu attractif, porteur de sens.

Laisser venir l'expression, fabriquer des signes.

L'Eglise n'est pas un « machin », un produit de technocrates.
Elle est un Vivant qui s'alimente, qui digère...
On ne produit pas une Eglise en faisant ingurgiter des papiers,
mais en redonnant **le goût du paturage** :
voici l'herbe, commençons par manger, on verra bien le lait...
Vis-à-vis de la réalité agricole du pays, qu'est-ce qu'on mange ?
Les agriculteurs du plateau disent : « on mange de l'argent ».
C'est vrai ! Le revenu agricole en Limousin est des plus faibles.
On a investi, on s'est endetté, « on mène une vie de fous ! »
Fous... On ne vit plus, on se dessèche.
De quelle herbe avons-nous faim ?
Faisons revenir **le goût de vivre**,
arrêtons l'escalade,
arrachons-nous de cet engrenage infernal.

Comment dire non ?

On a fait miroiter un projet de développement,
un modèle d'agriculture planifiée, productrice et rentable.
Des dévouements se sont investis dans la création
de structures coopératives
qui déçoivent aujourd'hui.
Nous assistons à l'apparition **d'une nouvelle catégorie de témoins**.
Ils disent :
« Vivons autrement ! Organisons-nous, oui, mais à notre échelle.
Imposons-nous **des priorités : vivre simplement**,
en refusant un style d'habitat, de confort, de télé...
Gardons contact avec les choses, les êtres vivants, les hommes ».

De tels exemples sont contagieux.
On les critique, on les envie.
C'est un appel à vivre la critique du capitalisme.
Il faut le dénoncer...
Mais il n'y a guère de projets à mettre en face.
Alors commençons par **vivre autrement**.
Vous me dites : « c'est désertier le combat de notre temps ! »
A moins que ça ne soit **le véritable enjeu de notre temps !**
C'est l'enjeu que pose le Tiers-Monde.
C'est le sens de la grande crise de l'Occident.

L'enjeu que pose le Tiers-Monde.

On a voulu l'assurer de notre développement et lui proposer nos modèles.
Mais ça ne marche pas
et l'on introduit des déséquilibres catastrophiques.
Il faut au Tiers-Monde un autre processus de développement
qui assume d'autres équilibres.
Et nous sommes, sur le plateau, une poche du Tiers-Monde...

Le sens de la grande crise de l'Occident.

Ce n'est pas seulement le Tiers-Monde qui oblige
à reconsidérer les choses.
C'est l'impasse même du système chez nous :
le redéploiement industriel et la crise de la sidérurgie,
les centaines de milliers de chômeurs,
la crise de la Sécurité Sociale...
Le coût de l'énergie et des matières premières,
qui nous contraignent à l'auto-réduction,
à vivre plus simplement...
la crise de l'énergie... et les déchets nucléaires,
les échecs dans le domaine des agricultures...
On intensifie la production.
Les résultats :
des chômeurs en plus, des espaces déserts, des surproductions à détruire.
Et en même temps, dans le monde,
le nombre de ceux qui ont faim ne cesse de grandir.

Et l'Eglise ?

On dit « qu'elle parle »,

« qu'elle dénonce l'inhumanité de cette évolution ».

Je ne suis pas contre.

Mais qu'a-t-elle à dire au monde ?

Une morale ?

Prendre parti pour la recherche de voies socialistes ?

Pourquoi pas ?

Mais je reste sur ma faim.

Je ne mange pas des déclarations de principe.

L'Eglise, je voudrais qu'elle « signifie », qu'elle soit un signe !

Vivre la vie, c'est refuser la robotisation.

Témoigner d'autre chose, c'est commencer à vivre autrement.

Parler, c'est dire :

« J'ai trouvé et je vis le bonheur que je vous annonce ».

Assez de condamnations indignées et de pourfendeurs de torts !

Bien sûr, Saint Luc réduit les huit Béatitudes de Saint Mathieu,
pour y ajouter quatre malédictions.

Sur cette lancée, je craindrais qu'on en arrive

à transformer les quatre autres en nouvelles malédictions.

J'attends une Eglise, J'espère une Eglise...

qui, ayant trouvé la joie évangélique, puisse dire,

simplement :

« Bienheureux ceux qui ont découvert le mystère de pauvreté ».

Charles Rousseau.

Éléments de réflexion proposés oralement

au cours du week-end des 26-27 janvier 1980 :

« Les agriculteurs en France, qu'y faisons-nous, quelles responsabilités ».

La forme sous laquelle est présentée cette réflexion

est le fait du Comité de rédaction

de la Lettre aux Communautés.

Racines...

Jean Vinatier

La distinction entre foi et religion a rendu service. Au moins a-t-elle permis de sortir de la confusion : foi et religion ne se confondent pas ; les gestes religieux ne sont pas automatiquement manifestations d'une foi chrétienne authentique.

On n'a pourtant pas toujours évité de durcir les points de vue. Les uns ont tellement mis l'accent sur la foi qu'ils en sont venus à soupçonner toute manifestation religieuse. Parmi ceux-là, il en est qui ont écarté de leur propre existence toute expression concrète de la foi. D'autres ont défendu sans nuances les pratiques religieuses, les supposant à priori comme étant des expressions d'une vraie foi.

Si l'on voit mieux, aujourd'hui, les différences et les liens théoriques entre foi et religion, la séparation entre l'une et l'autre apparaît, dans la pratique, moins évidente qu'on a voulu le dire. Peut-être est-ce pour cela que nous parlons volontiers de nos racines, ne considérant pas comme une tare, par exemple, le fait d'avoir reçu la foi par l'intermédiaire d'une grand-mère qui récitait son chapelet pendant la messe dominicale...

A travers quelques grands romans ou auto-biographies ou souvenirs d'enfance, Jean Vinatier nous fait découvrir les racines de la religion populaire et comment ces livres projettent une lumière inattendue sur la foi et l'espérance des humbles.

il pleut des souvenirs !

Depuis quelques années, et spécialement depuis 1960, un flot de livres bien particuliers a envahi les librairies. Et le succès de quelques-uns d'entre eux (Le cheval d'orgueil ; Une soupe aux herbes sauvages ; la Billebaude, etc.) a suscité une nouvelle vague de récits similaires. Souvenirs d'enfance et de jeunesse, autobiographies, interviews de paysans, d'artisans, livres qui sont à la limite du roman et de l'histoire (comme le Pain Noir), voire même des personnages lancés par la publicité (cf. la mère Denis) ; tous ces livres ont un dénominateur commun : **ils veulent nous présenter la vie des gens simples, des humbles, telle qu'elle était hier ou avant-hier.**

Bien entendu tous ces livres sont loin d'être des chefs-d'œuvre au point de vue littéraire. Mais il suffit que quelques-uns le soient ou en approchent pour que nous nous demandions les raisons d'un succès qui ne se dément pas. Je crois que la principale, en une époque de mutation et d'incertitude du lendemain, c'est que spontanément **chacun cherche ses racines**, et dans tous les domaines.

Laissant volontairement de côté bien des aspects intéressants, ne serait-ce que la truculence, le pittoresque, l'humour ou la tendresse de beaucoup de ces récits, je n'en retiendrai qu'un seul : ces livres projettent une lumière inattendue sur la foi et l'espé-

rance des humbles ; ils illustrent, à leur manière, très révélatrice, **les racines de la religion populaire**, qui reste et restera une religion proche de la nature.

Il faut, avant d'aller plus loin, faire ici deux remarques :

— Les livres dont je vais rapporter le témoignage n'ont pas voulu particulièrement nous parler de la foi et de la religion. Cela vient naturellement, spontanément, dans le fil du récit. C'est pourquoi je mets à part des ouvrages comme « Les mémoires d'une jeune fille rangée », de S. de Beauvoir, ou bien « Ce que je crois » de J. Duclos. Ces auteurs, qui ont des choses importantes à nous dire sur la non-foi de notre temps, ne sont pas « innocents ». Après mûre réflexion, ils ont choisi ce qui fait l'unité de leur vie. A cette lumière, ils ont re-construit ce que fut la foi de leur enfance ; ils défendent une thèse, ils jugent.

Tel n'est pas le cas de ces mémorialistes qui ne jugent pas, mais nous livrent, parfois sans s'en rendre compte, ce qu'ils pensent sur les problèmes les plus quotidiens comme les plus importants.

— La seconde remarque concerne le milieu dans lequel se déroulent les récits : ce sont pratiquement toujours **des ruraux** qui nous parlent. Plusieurs ont quitté ce milieu. J. Hélias est devenu inspecteur de l'Instruction

publique. H. Vincenot est parti de sa Bourgogne pour être un grand commis de la S.N.C.F. Mais ils ont été marqués pour la vie par leur enfance à la campagne ; et, à ce titre, ils sont très représentatifs de beaucoup d'urbains que nous connaissons. Il y aurait, et il y aura de plus en plus, d'autres « mémoires » du peuple, en particulier en

milieu ouvrier. Quelques livres importants existent déjà. Ils pourraient faire l'objet d'une autre étude. Je m'en tiendrai ici aux récits qui évoquent les ruraux : il n'est pas étonnant qu'ils soient plus proches de cette « religion » qui a imprégné la majorité des Français pendant des siècles.

La foi du peuple n'est pas un « en-soi ». **Elle apparaît dans la trame des événements de la vie.**

C'est sans doute la leçon la plus importante qui nous est donnée. Il est très rare que les narrateurs parlent longuement de leur foi et de son contenu. Cela vient presque toujours au détour d'une phrase, à propos d'un événement, parfois minime, qui a eu un retentissement dans leur conscience. Les expressions de cette foi, ou de ces « croyances », sont absolument **aux antipodes de vérités abstraites ou dogmatiques.**

Il faudrait citer ici mille traits qui le révèlent. C'est le chagrin d'une petite fille qui a trouvé morte « la poule noire » ; et c'est sa grand-mère qui, à partir de là, lui donne une leçon inoubliable sur la mort. C'est une dangereuse chasse aux sangliers, et ce sont les femmes restées à la maison qui font pour les hommes des prières supplémentaires.

C'est un déserteur qui se cache et sa mère va trouver son parrain, le curé ; etc. La foi, c'est finalement une lumière que l'on allume pour éclairer petites ou grandes choses de la vie.

On ne sera donc pas étonné que, parmi toutes les choses entendues au catéchisme ou à la messe du dimanche, les gens simples fassent **d'impitoyables sélections, privilégiant justement ce qui les aide à comprendre ce qu'ils vivent.** Rien n'est plus significatif, à ce sujet, qu'une page du livre d'E. Guillaumin, du Bourbonnais, dans « La vie d'un Simple » (Stock). L'auteur raconte que dans sa jeunesse il allait à la messe un dimanche sur deux. Et il ajoute aussitôt : « J'étais loin de croire, néanmoins, à toutes les histoires des curés : leurs théories sur

le paradis et l'enfer, la confession et les jours maigres, je prenais tout ça pour des contes... ». Mais il ajoute, un peu plus loin : « Je croyais fermement par exemple à l'existence d'un Etre Suprême qui dirigeait tout, réglait le cours des saisons, nous envoyait le soleil et la pluie, le gel et la grêle... Je m'efforçais de plaire à **ce maître des éléments qui tient entre ses mains une bonne part de nos intérêts** ». C'est pourquoi il était fidèle à toutes les cérémonies relatives aux biens de la terre : Les Rameaux, la St Roch, comme les signes de croix sur le pain ou sur les premières javelles. Il termine par ce mot révélateur : « **ces pratiques que j'avais toujours vu suivre me semblaient naturelles** ».

« La Vie d'un Simple », écrite au début de ce siècle, me permet d'introduire ici une remarque importante : en réalité, tant que l'ensemble des Français ont eu en commun, comme formation chrétienne, le catéchisme, la pratique des grandes fêtes et les rites accompagnant la naissance, l'adolescence, le mariage et la mort, il faut bien voir **sur quels points cette formation a marqué les consciences**. Pour cela il est intéressant de joindre aux livres de souvenirs parus ces dernières années, ceux que nous a légués le XIX^e siècle. Car **c'est bien l'héritage religieux de ce siècle que nous découvrons encore** la plupart du temps.

On a vu que l'auteur de « La Vie d'un Simple » était déiste : pour lui pas question de Jésus-Christ. Il croit à l'Etre Suprême. C'est une attitude commune pendant une grande partie du XIX^e siècle. A ce sujet, le grand livre de Martial Chaulanges (un ins-

pecteur de l'Instruction publique, comme l'auteur du « Cheval d'orgueil »), ce livre intitulé « La terre des autres » (Delagrave), nous rappelle que Napoléon avait, de son propre chef, ajouté au catéchisme classique un chapitre sur les devoirs du chrétien envers l'Empereur.

Un conscrit paysan a déserté comme le fit le curé d'Ars et tant d'autres. Il se cache dans les bois du Limousin. Sa mère va trouver un prêtre, qui est le parrain du soldat rebelle, Celui-ci lui rappelle alors la leçon de ce fameux chapitre : « Votre François, il vit en état de péché... Nous avons des devoirs envers l'Empereur comme envers Dieu ; envers l'Empereur qui a relevé la religion, vous le savez... François se dérobe au service militaire. Il pêche contre la loi, contre l'Empereur, contre Dieu ». La pauvre mère plaide pour lui : « Il est bon chrétien. Il fait sa prière... Mais il en a trop vu. Il ne croira jamais qu'il soit damné, lui, parce qu'il n'a pas eu d'argent pour se payer un remplaçant... Je prie tout le jour, toute la nuit, car je ne dors plus guère... Que faire, Bonne Sainte Vierge ? ».

Pendant la Restauration, on retrouve les mêmes échos : **une religion de salut personnel**, une religion où la peur de l'enfer tient souvent la première place. Il n'est donc pas étonnant que l'on découvre alors les premières manifestations publiques des « mécréants », mot bien révélateur pour désigner les « mal-croyants ». Nous voici en Auvergne, avec « Gaspard des montagnes » d'H. Pourrat (Ferenczi). Le jour de la Toussaint, on parle du sermon en patois du curé, un bon prêtre qui « travaillait à empêcher les

procès, à étouffer les haines, à réconcilier les familles ». On parle aussi de Simion, l'homme que son père aurait vendu au diable ! Il ne met jamais les pieds à l'église. Une femme l'interpelle : « Oh ! païen que vous êtes ! Vous n'allez donc pas à l'église ? - Qui y est ? fit-il sans s'émouvoir... - Pardi ! tout le monde ! - Ils y sont assez alors... Et il continua d'envoyer au soleil des bouffées de sa pipe... ». Mais tous les mécréants ne sont pas comme Simion. **Il y en a qui réfléchissent et tirent les conséquences de leurs découvertes.** C'est ce que fait Martin Nadaud, maçon de la Creuse, qui a perdu la foi en venant travailler à Paris où il découvre la misère et l'exploitation des ouvriers. Il écrit dans « Léonard » (livre réédité récemment chez Maspero) : « Le gouvernement de la Restauration et les prêtres s'étaient contentés de donner à notre jeunesse, pour tout bagage, les leçons insignifiantes du catéchisme. **Cet enseignement répondait si peu aux nécessités de notre époque et au développement des sentiments moraux du peuple** que ce dernier se trouvait dans un état complet d'ignorance pour ne pas dire d'abrutissement ».

La révolution de 1848 arrive alors comme une espérance nouvelle. On sait hélas quelle occasion manquée elle fût pour l'Eglise, et quelle déception pour le peuple qui se retourne vers l'Empire. Les pages inoubliables de « Jacquou le Croquant » d'E. Le Roy font revivre le climat, vraiment religieux de l'époque.

Il y avait les « bons curés », proches du peuple, on les reconnaissait à ce signe : ils ne demandaient pas d'argent aux pauvres gens

et comprenaient leurs révoltes. Victor Hugo dans « Les Misérables », tracera le portrait d'un évêque « libéral » de ce type. Et il y avait les « mauvais curés », très près de leurs sous et sans pitié pour le pauvre monde. Une page du livre est fort révélatrice à ce sujet : un prêtre ayant refusé un enterrement, les gens enfoncent les portes de l'église. « Le cercueil fut apporté dans le chœur à sa place ordinaire... Le marguillier qu'on avait été chercher et amené malgré lui, revêtu d'une chape, chanta en tremblant de peur l'office des morts, on l'obligea ensuite à encenser et asperger le défunt, comme eut fait le curé lui-même, et, tout étant fini à l'église, on partit pour le cimetière... » Pareille scène se reproduisit plusieurs fois, notamment à Brive. Le culte des morts était, et est toujours, **le plus sensible, pour les humbles.** On acceptait de se passer du curé, mais pas de « passer à l'église ».

On veut des curés « républicains ». La persistance, tout au long du XIX^e siècle, et au début du XX^e, du lien que fit le peuple, dans un très grand nombre de provinces, entre la République et la religion chrétienne, est un phénomène frappant. Une bonne partie du clergé jusqu'à la guerre 1914 restait royaliste d'espérance et de tempérament. Il y eut même un petit schisme, dans le Centre, au moment des batailles pour la Séparation de l'Eglise et de l'Etat. Bien des municipalités rurales écrivaient à Paris pour qu'on leur envoie des « curés républicains ». Et la campagne pour les élections municipales se déroulait sur ce thème. Dans l'esprit des gens, ces prêtres avaient **davantage le sens du peuple et celui de la Justice.**

L'aspect sociologique de la pratique religieuse, surtout dominicale, est souvent sous-jacent dans les récits. Peut-être est-ce dans « Grenadou, paysan français » (Le Seuil) qu'il est exprimé le plus simplement du monde, comme une chose allant de soi. Le narrateur, un Beauceron, nous dit : « A douze ans, j'ai fait ma première communion, j'ai eu mon premier costume long. J'étais enfant de chœur. Les gens de St Loup étaient plus religieux que maintenant. Les femmes allaient à la messe et aux vêpres chaque dimanche, mais pas tous les hommes. Le maître d'école jouait de l'harmonium et chantait, jusqu'au jour où les députés ont voté la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; alors il a décroché le crucifix dans l'école et il n'est plus revenu à la messe ».

La mission religieuse des femmes était aussi une chose allant de soi. H. Vincenot, dans « La Billebaude », nous décrit la maisonnée bourguignonne. Pendant que les hommes s'occupent aux travaux du dehors, « mes arrière-grands-mères, nous dit-il, tricotaient et reprisaient, ravaudaient le linge, donnaient la main aux quatre lessives de l'année, s'occupaient des couvées et **assuraient la permanence de la prière** ».

Il serait trop long de s'attarder sur un aspect plus connu, sur lequel reviennent complaisamment tous ces récits : **les innombrables coutumes religieuses**, variant du reste de province à province, auxquelles étaient attachés les villageois : les feux de la Saint Jean, les cierges allumés au moment des orages, les pèlerinages aux « bonnes fontaines », les cloches qui chassaient l'orage... « La plus célèbre des cloches de

la ville, raconte M. Chaulanges, c'était Salveterre, la bien nommée. Le son de Salveterre n'avait pas son pareil, disaient les vieux, pour couper les nuages et éloigner le foudre. On voyait les nuages se partager et se retirer de part et d'autre de la vallée, comme lorsqu'on passe un rateau dans le foin ». Devant ces manifestations populaires, et bien d'autres, les prêtres ont toujours été perplexes, les acceptant plus qu'ils ne les souhaitaient. La difficulté - et elle reste - c'est de faire le discernement entre ce qu'il peut y avoir d'expériences passées, d'esprit « écologique » pour employer un langage actuel, et de croyances superstitieuses ou magiques. J. Guitton donne de la superstition cette définition théorique : « **Est superstitieux tout geste préalablement détaché de son milieu mental, de l'attitude d'esprit et de cœur qui le porte et qui l'éclaire, tout acte qui détache le moyen de la fin ; qui, à la limite, transforme le moyen en fin ; tout ce qui, en somme, n'est pas dépassé** ». Dans la pratique et dans la conscience des gens, il n'est pas facile de démêler les mobiles.

Je n'en donnerai qu'un exemple : **la signification du feu** dans les civilisations antiques et rurales. Dans « La Billebaude », H. Vincenot a une page fort drôle à ce sujet. Etudiant à Paris, il arrive en vacances et raconte à la maison sa vie là-bas. On veut lui faire emporter du boudin : « Ça te remonterait, tu le ferais griller sur les braises ! - Quelles braises ? - Celles de ton feu !... J'espère bien que vous avez du feu quand même ! - Mais non, nous n'avons pas de feu !... » Et il leur explique ce qu'est le chauffage central... Mais les siens sont atterrés : « Pas de feu,

mais c'est affreux ! ». Pour tous ces gens : pas de feu ? pas de flammes ? pas de braises ? pas de cendres ? Donc la mort !... Le feu ! centre de toutes nos rêveries, même de nos hypnos collectives à la veillée. Le feu !... »

Tout cela donne à penser. Aujourd'hui, une maison bien conçue retrouve une chemi-

née... en même temps que le chauffage central... Mais que devient le feu de la nuit Pascale ? On avait d'ailleurs pratiquement supprimé ce symbole si proche des gens dans la liturgie du XIX^e siècle, et d'une grande partie du XX^e, lorsque l'Exultet était chanté le samedi-saint, très tôt le matin, dans des églises presque vides.

Les grandeurs de la religion populaire

A qui prendra la peine de les lire avec soin, beaucoup de **ces récits sont pourtant révélateurs de grandes valeurs spirituelles.**

En premier lieu, je mettrai **ce réalisme, ce sens du concret, ce goût de vivre** la vie qui nous est donnée, telle qu'elle nous est donnée, sans complications inutiles ; finalement **cette communion avec les plantes, les animaux, les travaux, les humains**, qui était, hier, pour tant de gens, malgré toutes les peines et les drames, la trame de moments de bonheur. La petite Hélène de « Poignée de terre » (Denoël) est malade. Sa grand-mère recueille de la sève de bouleau pour la soigner. « Bois, ma petite. Bois avec respect ces gouttes de sang que les bouleaux te donnent pour que ta vie continue », et je buvais avec une ferveur qui ressemblait de très près à celle que j'eus plus tard en faisant ma première communion ».

Il faudrait souligner ensuite **ce sursaut intérieur de fierté** qu'ont tous les gens de-

vant ce qui est le lot commun des pauvres : l'injustice. Dans « La Terre des Autres », M. Chaulanges raconte que ses ancêtres avaient ajouté à la prière du Pater cette phrase : « Délivrez-nous du mal - et de la Justice ». De la justice des hommes, bien entendu. Car il allait de soi qu'elle privilégiait, par ses lois, les gens riches. Personnellement, je me souviens avoir appris de mes parents, dans le même sens, une prière encore plus complète. Après : « délivrez-nous du mal », nous ajoutions, pensant aux grands fléaux qui accablent les pauvres : « Délivrez-nous du feu, de l'eau, de la mort subite, **des bras de la Justice**. Mon Dieu, gardez-nous du monde et du démon ».

Mais, à l'encontre de cette justice des hommes, **la grande réponse des humbles, c'est le partage et la solidarité avec les malheureux**. Tant de pages de « Jacquou le Croquant » le rappellent. Et maints épisodes de « La Terre des autres ». Pendant une

guerre, et après de mauvaises récoltes, le maître de maison calcule ce qui lui reste de seigle : on n'arrivera pas à faire du pain jusqu'à la moisson. Il dit alors à sa femme, toujours prête à soulager les misères : « Cette fois, il ne faut plus rien donner ! ». La mère le laissait dire. Puis un moment après, tout doucement : « Deux bouchées

de moins à chaque repas, ça ne se connaît pas. Eh ! bien ce peu qui ne nous fait pas tort, il ferait tant plaisir à d'autres. Il faut le donner. Que personne de ces plus malheureux que nous **ne quitte notre seuil sans emporter un petit morceau à manger**. Le Bon Dieu nous en bénira ».

Un chef-d'œuvre d'esprit chrétien : « Poignée de terre » ⁽¹⁾

Je voudrais conclure ces réflexions en signalant un livre qui vient de paraître en France, mais qui avait été lu en Suisse depuis 1964. La critique en a moins parlé que de beaucoup d'autres. Dans l'optique d'une recherche des sources de la religion populaire, je tiens « Poignée de terre » pour un vrai chef-d'œuvre. L'auteur, Hélène Grégoire, eut une enfance difficile ; elle n'alla en classe que de sept à dix ans. Mais cette petite fille eut la chance d'être élevée par une grand-mère qui avait un sens évangélique exceptionnel, comme il arrive chez ces femmes droites et entièrement données, **méditant sans cesse à la lumière de leur foi le moindre des événements quotidiens**. Si le langage arrête quelquefois - c'est le parler populaire de la Mayenne - on est bien vite pris par un récit savoureux, d'un réalisme merveilleux qui surabonde de cette « vie

intérieure » signalée par André Depierre, dans la Lettre aux Communautés n° 76.

Parmi tous les récits de ce livre, je voudrais citer deux exemples : tous les deux ont trait à la mort et sont des méditations profondes et réalistes, en même temps que de tranquilles affirmations de foi.

« Biquette », l'héroïne du récit, encore toute petite, pleure sa compagne de jeux, une poule noire. Elle demande : « Grand-mère, la mort, c'est quoi ? - La mort, ma petite, c'est le moment de la moisson pour le bon Dieu. Seulement, quand il est venu faire sa moisson sur un corps qui nous est uni par le cœur, alors on crie ! - Pourquoi qu'on crie, grand-mère ? - ma petite, on crie parce que quand le bon Dieu a pris ce qui lui appartient, en nous laissant notre dû, c'est la pauvreté de ce qu'il nous laisse qui arrache nos cris. Notre dû, ma petite, ce n'est qu'un corps glacé à coucher dans la terre ! Pourtant le bon Dieu est juste avec nous, puis-

(1) Denoël.

qu'il nous abandonne ce que nous avons le plus aimé dans ceux qui partent. Mais ce n'est qu'à ce moment-là que l'on comprend que nous n'avons pas aimé le plus beau. Que le plus beau est parti sans que nous ayons su en jouir ! Ma petite, il a fallu que je perde ton grand-père pour me rendre compte de tout ça... A la fin de sa vie, quand je soignais ses pauvres jambes tout abimées par le mal, je ne comprenais pas quand il me disait : « Ma pauvre Mélanie, au lieu de te donner tant de peine pour essayer de soulager des maux que je ne sens plus, reste donc tranquillement à côté de moi, et apporte-moi aide et soutien dans la recherche des manques que j'ai faits au cours de ma vie ». Ces mots me faisaient tant de mal que je m'en allais. Deux ou trois fois, il m'en a fait le reproche : « Mélanie, qu'il disait, tu m'offres l'aide de tes mains, moi je demande l'aide de ton cœur, et tu t'en vas ! »... Ecoute, ma petite, et tâche de te rappeler ce que je vais te dire. Cherche toujours l'âme des êtres sans t'occuper si les corps sont beaux ou laids. C'est ce que j'essaie de faire depuis que ton grand-père est parti. Seulement, j'ai commencé trop tard, toi tâche de commencer par où je finis ! ».

Le second épisode est encore plus significatif. Adrien, un des frères de « Biquette », devenue la jeune fille Maria, a avalé des gaz, sur le front, pendant le tragique hiver de 1917. Rentré chez lui, il apprend, de la bouche d'un spécialiste, qu'il n'en a que pour trois ans à vivre. Va-t-il avertir sa fiancée et lui rendre sa liberté ? Ou bien va-t-il cacher son mal pour avoir un peu de bonheur ? Un jour, il entraîne sa sœur dans un

cimetière pour lui livrer son secret. Elle est bouleversée et lui dit : « Je t'en prie, allons-nous en d'ici ! - Voyons, Maria, tu te laisses impressionner par un lieu où la paix est établie à demeure ?... Ce que j'ai à te dire est encadré de noir. Mais ne te laisse pas prendre au cadre, parce qu'au milieu, tu verras, il s'y trouve la porte du ciel qui commence à s'ouvrir pour moi ».

Il enchaîne : « Certains jours j'allais jusqu'à accuser Dieu d'injustice. Puis j'ai été pris du désir de connaître la profondeur de mon mal, et je suis parti voir un spécialiste des poumons à Cologne. Quand j'ai su qu'il ne me restait plus que trois années de vie, une transformation s'est faite en moi. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à aller dans les cimetières. Je me mettais devant une tombe, n'importe laquelle, et je posais des questions au mort pour essayer de savoir comment il avait appris à mourir. C'est comme ça que la paix est venue en moi. Maria, c'est comme ça que j'ai vu la vie au-delà de la mort. Oh ! j'ai encoré des révoltes ! Il m'arrive de prendre des brassées de vie et de les poser en image de pitié devant la mort. Mais ces moments sont de plus en plus rares. Je sais que ça ne sert à rien. Je sais que si Dieu m'a laissé du temps devant moi, c'est pour que j'en fasse un usage plus digne. Pleure, ma petite Maria !... »

Puis vient le moment de dévoiler son état à sa fiancée. Il hésite encore et raconte : « Dimanche dernier, nous étions en train de prendre le café, elle a avalé une gorgée de travers et elle s'est mise à tousser. Ses parents, son frère se sont pris à rire, ils l'ont taquinée, en disant qu'avant de songer à se

marier il fallait qu'elle apprenne à boire. C'est cette toux accidentelle qui m'a dévoilé la face de mon crime. Je l'ai vue, passant par toutes mes révoltes, et j'ai eu honte de moi, Maria. Mais il est des renoncements qui sont durs. Et ce matin j'ai pris ma bicyclette pour aller, tout de même. Je ne comprend pas où j'ai été chercher la force de faire demi-tour à moitié chemin. Je ne sais plus comment faire, Maria ! Il me faut ton aide pour aller jusqu'au bout. Je ne veux pas n'avoir qu'une âme de criminel à présenter à Dieu dans deux ans ». Peu à peu la décision de tout révéler s'impose. Il ne pense plus qu'à une chose : aider tous les siens à être prêts pour affronter l'avenir. Et le livre se clôt sur la mort paisible d'Adrien.

Ces quelques extraits ne donnent qu'une faible idée de la richesse de ces pages. On

comprend, à travers elles, **ce qu'a été parfois la lumière de l'Évangile pour des gens simples.**

Je crois qu'il serait très profitable, dans chaque région de France (mais cela est sûrement vrai outre-mer, et je pense particulièrement à l'Amérique Latine) de repérer les livres de souvenirs les plus typiques, afin de **mieux comprendre à qui nous avons à proposer l'Évangile.**

Si « Jésus savait ce qu'il y a dans l'homme » (Jean II, 25), nous avons, quant à nous, besoin d'être « renseignés » : **nous connaissons si peu encore ce qui fait le mystère des humains et la diversité des influences qui jouent sur leur vision du monde.** Les livres que je viens de commenter nous aident à lever un coin du voile. Ce n'est pas leur moindre intérêt.

Il existe un cycle de formation constitué par plusieurs parcours offerts aux jeunes qui se retrouvent dans la dynamique de ce que vit la MISSION DE FRANCE.

Ces parcours sont communs à ceux qui cheminent vers le Ministère Ordonné et à ceux qui, garçons et filles, veulent vivre un service d'Eglise au cœur de l'incroyance.

Parcours biblique

1^{re} étape.

- Faire une découverte générale de la Bible
- Lire ensemble des textes
- Faire connaissance avec les grands moments de l'histoire d'Israël
- Par des exercices s'initier aux différentes méthodes de lecture de la Bible.

« Qu'est-ce que signifie pour des croyants de décider que leur vie sera éclairée par la Bible ? »

2^e étape.

Ce parcours est ouvert à ceux qui ont fait la 1^{re} étape ; ou qui ont une suffisante connaissance de la bible.

Ancien testament

L'histoire d'Israël en repérant quelles relations le peuple croyant entretient avec son Dieu et sa terre.

1^o — *Etablissement de la Royauté.*

de Saül à Salomon. (2 Livres de Samuel).

2^o — *Deux Royaumes sur une même terre.*

...jusqu'à l'Exil. (2 Livres des Rois).

3^o — *Retour en pays occupé.*

Livres d'Esdras — Néhémie — Les martyrs d'Israël.

Parcours théologique

L'Eglise

- Eglise de Jésus Christ, Eglise de l'Esprit.
- Eglise et Parole de Dieu. - tradition et production.
- L'Eglise, institution de l'Esprit.
- L'Eglise - sacrement.
- Eglise - Monde - Royaume.

Pour les renseignements, les fiches d'inscriptions,
prière d'adresser la correspondance à :

Parcours de croyants

Mission de France — B.P. 124 — 94121 Fontenay-sous-Bois Cedex.

Dates des week-ends à disposer :

Bible 1^{ère} étape

Samedi 25
et dimanche 26 octobre
Samedi 29
et dimanche 30 novembre
Samedi 10
et dimanche 11 janvier
Samedi 28 février
et dimanche 1^{er} mars
Samedi 16
et dimanche 17 mai

Bible 2^e étape

Samedi 8
et dimanche 9 novembre
Samedi 6
et dimanche 7 décembre
Samedi 31 janvier
et dimanche 1^{er} février
Samedi 28
et dimanche 29 mars
Samedi 16
et dimanche 17 mai

Eglise

Samedi 15
et dimanche 16 novembre
Samedi 17
et dimanche 18 janvier
Samedi 21
et dimanche 22 février
Samedi 25
et dimanche 26 avril
Samedi 30
et dimanche 31 mai

ROUTE 1980

*Pour permettre à de jeunes hommes
qui se posent la question du ministère presbytéral
de se rencontrer (17 - 21 ans)*

*Essayer de découvrir ce qu'est le ministère,
et le ministère vécu
par les prêtres de la Mission de France*

*Dans le cadre d'une Marche coupée de dialogues
de rencontres, de célébrations*

Du lundi 1^{er} septembre au dimanche 7 septembre

Pour tous renseignements et inscriptions, écrire :
Mission de France (P.A.M.) – B.P. 124 – 94121 Fontenay-sous-Bois Cedex.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Henri Piot

Quelques jours avant Pâques, le mercredi, Henri décède tragiquement à Mas-Thibert, dans les Bouches-du-Rhône. Il était né en 1924 dans la Manche et avait été ordonné en 1950. Depuis quelque temps sa santé l'empêchait d'envisager un ministère de plein vent. Il s'était enfoui dans ce village de Mas-Thibert pour y partager la condition de tous dans ce pays d'adoption qu'il aimait.

Ce 2 avril dernier, un homme en état de démence circulait dans le pays, armé d'une carabine et menaçait des gens. Il y avait, en particulier, des enfants à proximité. Henri, pour éviter le pire, s'est courageusement interposé. C'est lui qui a reçu le coup de feu... Le meurtrier a été aussitôt arrêté. Vous savez qu'à Mas-Thibert il y a une communauté nombreuse de Harkis. Cette communauté a aussitôt manifesté son émotion et sa réprobation pour ce geste de l'un des siens pris de folie.

Connaissant bien Henri, la détermination dont il était capable, et sa volonté d'être tout donné à tous les habitants sans exception de ce bourg camarguais, nous le recon-

naissons pleinement dans cette intervention où il a osé risquer sa vie.

Dans un papier qu'il nous adressait récemment en vue de notre Assemblée générale, il répondait à la question : « comment envisagez-vous l'âge de la retraite comme une nouvelle étape de notre vie ? » :

« Je n'y suis pas encore. Mais je suis en RETRAIT à cause de ma condition physique. Le tout pour moi, c'est d'accepter ma diminution. Elle est, non une chaîne, mais découverte d'une autre vie, apprentissage d'un passage... »

Henri en effet était malade depuis des années, il souffrait de troubles cérébraux qu'il portait comme une croix très lourde, non sans lucidité.

A une autre question concernant le service du Tiers-Monde, il répondait : « je le vis tous les jours, mais avec des reclus du Maghreb, les Harkis algériens ».

Henri voulait demeurer à Mas-Thibert parce qu'il savait et disait qu'après lui il n'y aurait plus de prêtre à vivre sur place. Mon-

sieur le Maire a exprimé le souhait qu'il soit inhumé dans le cimetière de la commune. Cela correspond à ce qu'Henri aurait certainement décidé lui-même ».

Au nom de la Mission de France, Francis Corenwinder adressa ce message à la communauté des Français Musulmans de Mas-Thibert :

« Chers amis, nous avons appris le drame qui a coûté la vie à Henri Piot, curé de Mas-Thibert. Nous savons aussi l'émotion et la réprobation que vous avez manifestées pour ce geste de démenche de l'un des vôtres.

Une même souffrance nous rassemble donc aujourd'hui. De même que nous savons que vous comprenez notre peine. Que Dieu qui est réconciliation nous bénisse tous et qu'il donne sa Paix au frère meurtrier et sa Paix éternelle à Henri ».

Le Père Bernard Panafieu, archevêque d'Aix-en-Provence, disait au cours de la célébration qu'il présidait le jour de l'enterrement d'Henri : « ...Il est mort comme il avait vécu — et de la main de ceux qu'il avait servis... Il avait le désir de vivre les Béatitudes dans toute leur radicalité. Il était droit et direct, sans compromission. Il était pauvre, sans ostentation. Il était accueillant à tous, sans discrimination. Il était attentif à tous les marginaux, les exclus de la société. Il a toujours pris le parti des pauvres. Il n'a jamais fermé la porte à ceux qui cherchaient un abri. Il avait un tempérament abrupt mais il n'y avait en lui aucune forme de racisme. Il se voulait « le frère universel ». Comme Charles de Foucauld, il a donné sa vie pour que cette fraternité se poursuive, que le pardon soit accordé et que l'Amour du Christ enveloppe tous les deshérités de la terre... » (Eglise d'Aix et d'Arles. Vie diocésaine, n° 7 13-4-80).

Pâques à l'aube

Ils étaient près de 500 à vivre « Pâques à l'Aube » dans trois lieux, cette année : 130 à Bordeaux, 170 à Bourg-de Péage (Isère), 180 à Fontenay-sous-Bois... 500 à avoir répondu à cette invitation :

« Croire à la vie dans un monde atomique ;

espérer en l'avenir
à l'heure des catastrophes écologiques ;
croire en l'homme
à l'heure du Cambodge ;
s'engager politiquement
à l'heure des divisions politiciennes ;
préparer un métier

dans un concert de chômage ;
aimer
à l'époque des « libérations » ;
mettre au monde un enfant, à deux, pendant
des années,
quand prime l'autonomie ;
refuser les confort des systèmes de pensée
quand ils fleurissent...

TOUR A TOUR,
CROIRE

ET NE PLUS ESPERER...

Veux-tu marcher jusqu'à l'aube de Pâques
avec nous

dans la recherche, dans la nuit du vendredi ?
Veux-tu tâtonner pour ressusciter ?

Par des ateliers, des forums,
des repas communs,

par le silence et la fête,
la prière et la célébration ;

NOUS FORMERONS LE PEUPLE DE L'ES-
PERANCE ».

A BORDEAUX,

dès novembre dernier, une petite équipe
d'animation s'est constituée, qui a fourni
un gros travail de préparation, semaine
après semaine, en lien avec l'équipe des
prêtres ouvriers. C'était nouveau à cet en-
droit ; il fallait tout prévoir, et les problèmes
matériels n'étaient pas les plus minces.

Cent trente jeunes ont répondu à l'invita-
tion de la Mission de France, pour parta-
ger leur recherche de Jésus-Christ, s'aider
mutuellement, à partir de toute leur vie, à
« traverser la nuit du doute, pour inventer
des matins d'espérance... » Ils sont venus
d'Agen, Angoulême, Bressuire, Bugeat, Bor-

deaux, Moissac, Villefranche-de-Rouergue,
etc.

Le dialogue s'est amorcé, le samedi,
avec des « témoins » qui affrontent le doute
dans des situations diverses : croyants, en-
gagés dans la coopération avec le Tiers-
Monde, dans Amnesty International... mères
de famille nombreuse, artistes, prêtres-ou-
vriers, jeunes en communauté...

Dans la nuit, la méditation s'est poursui-
vie, tard, dans un silence impressionnant,
avec l'écoute des appels des hommes de
partout, proches ou lointains, partageant la
passion du Christ et tendus, chacun à sa
manière, vers l'aube de Pâques.

Au réveil, le dimanche, plusieurs se
sont rendus à St-Eloi, en délégation, pour
rencontrer les immigrés, Turcs et Tunisiens,
en grève de la faim, depuis 9 jours à cette
date, et pouvoir proposer aux autres des
moyens d'une réelle solidarité.

« Ce qui m'a marqué, écrit l'un des par-
ticipants, c'est la démarche que nous avons
faite auprès des travailleurs Turcs et Tuni-
siens, la rédaction du communiqué par notre
délégation. J'ai vu cela comme un signe
d'espérance ; ça a donné une autre dimen-
sion à notre rassemblement, ça l'a tourné
vers l'extérieur ».

Ainsi provoqués, tous ont repris leur
recherche de ce jour de Pâques : écoute de
l'Évangile, prière silencieuse, ateliers, travail
partagé, réflexion, expressions diverses...
pour préparer l'Eucharistie pascale, et re-
connaître, chacun à son étape, le Ressus-
cité.

La fête, simple et vraie, s'est prolongée dans la nuit. Et la dispersion du lundi matin était bien un nouveau départ... pour que cette Pâque, vécue ensemble, se renouvelle au jour le jour partout où le Christ attend des témoins vivants.

Au cours de ce week-end, à la suite de la rencontre avec les immigrés faisant la grève de la faim, une motion fût envoyée à la presse. En voici un extrait de ce texte : « Ces hommes tous immigrés, dans une situation légale plus que précaire, réclament le droit de vivre dans le pays d'accueil pour lequel ils travaillent, et réclament à ce pays les mêmes droits que les autres citoyens. Ne pouvant vivre dans leur pays, ils avaient cru à la mission d'asile de la France, et

après avoir donné de leur travail pendant plusieurs années, ils se retrouvent des parias sous payés, dans l'incertitude du lendemain, non assurés socialement, menacés journellement d'expulsion, etc.

Nous demandons à tous ceux qui le peuvent, d'aider moralement et financièrement, ces gens qui risquent tout, vie, situation, et qui portent témoignage au nom d'une catégorie importante de travailleurs en France. Ils sont plusieurs millions qui s'accrochent désespérément à un espoir de vie que nous sommes incapables de pouvoir leur apporter à cause de notre indifférence, voire notre racisme.

Chacun était invité à se joindre à une manifestation prévue le 12 avril, à Bordeaux.

Pâques... et après ?

L'été 1980

Après quatre ans de rassemblement locaux, de veillées, de week-ends régionaux, il est temps de moissonner les expériences de tous.

Ceux qui cheminent avec nous depuis le début,

ceux qui sont arrivés plus tard, ou ceux qui nous rejoindront à l'occasion de cet été 80.

Où ?

Au Mesnil, près de Montlhéry (5, rue de la Source Le Mesnil 91310 Longpont/Orge) un lieu que fait vivre un groupe depuis deux ans.

4 ha de parc débroussaillés à coups de serpettes et de scies, bichonnés

Quand ?

25 juillet : arrivées
26-27 : RENCONTRE
28-29 : le « lieu » est ouvert à ceux et celles qui désirent y passer deux jours de plus.

Comment ?

En y faisant vivre pendant trois jours le village

que nous allons imaginer ensemble :

- avec ses boutiques (bistrot, pâtisserie, marchand de journaux...)
- ses ateliers d'artisanat où chacun pourra créer son œuvre,
- son lieu de prière,
- sa place publique où se tiendront les discussions,
- son espace de fête pour les temps communs, les veillées et le bal populaire !

Nous désirons faire de ce rassemblement un grand moment de fête, un moment

où chacun pourra exprimer ses questions, ses espoirs, ses convictions, ses doutes...

Il serait bon de se dire ce qui nous fait vivre ou ce que nous désirons vivre, ce qui fonde nos espoirs et ce que nous mettons en œuvre pour les réaliser, dans le quotidien ou à long terme, que nous nous sentions ou pas concernés par Jésus-Christ.

Ensemble, nous vivrons au Mesnil une moisson d'espoirs.

Adressez-nous vos critiques et vos propositions,

Et si vous voulez prendre part à la préparation,

à la réalisation et à l'animation de « l'ETE 80 »,

vous serez les bienvenus. Ecrivez à :

INFORMATION - DIALOGUE

Mission de France

37, rue du Château

92100 BOULOGNE

Tél. 604.85.50

Des dates à retenir

Cet été plusieurs jeunes en formation à la Mission de France marqueront une étape importante dans leur itinéraire.

- Le 24 mai, dans l'abbaye de SOLIGNAC, à quelques kilomètres de Limoges, le Père Gufflet ordonnera à 16 h 30 à la prêtrise,

trois jeunes qui sont depuis quelques temps dans des équipes de la région Limousine.

- Le 21 juin, à 18 h, en l'église Ste Marguerite de Fontenay-sous-Bois, le Père Roger Etchegaray appellera au ministère presbytéral quatre autres jeunes gens.

• Le 30 août dans la soirée, au cours de l'Assemblée générale de la Mission de France, qui se déroulera à la maison de Fontenay, le Père Jean Rémond ordonnera deux diacres et accueillera trois jeunes qui font leurs premiers engagements.

D'autre part, le dimanche 20 juillet, au cours de l'émission du « Jour du Seigneur », la célébration eucharistique télévisée sera retransmise de La Souterraine (Haute Vienne) où la messe sera concélébrée par quelques-uns de ces jeunes prêtres, ordonnés en mai et en juin.

Les 30 ans de l'A.C.O. et sa douzième rencontre nationale

Vendredi 2 mai, 10 h : le train file sous un ciel plombé, quelques gouttes de pluies s'écrasent en étoiles sur la vitre du « Corail » ; à Bordeaux, en ce moment-même commence cette douzième rencontre nationale.

J'ouvre le volumineux rapport d'activité et d'orientation proposé pour cette rencontre. De suite, nous voilà au cœur de la situation actuellement faite aux travailleurs : dégradation progressive du droit à l'emploi, laminage des avantages acquis, liquidation du secteur industriel, bradage de régions entières, le chômage, les dettes impayées... au cœur également des divisions de la gauche et des affrontements idéologiques entre organisations syndicales. Comment, dans un tel contexte, tracer avec les travailleurs un chemin d'espérance qui traduise quelque chose de Jésus-Christ ? Telle est la question fondamentale posée au long de ces cent pages.

14 h. La rame stoppe en douceur en gare St-Jean. Un militant d'A.C.O. est là, accueillant les quelques retardataires dont je fais partie. Poignée de mains, présentation, tutoiement... les quais de la Garonne défilent. Puis c'est l'immersion au milieu de ces 1 200 congressistes venus de toute la France. Un bourdonnement de ruche, des têtes connues, des retrouvailles. La séance de l'après-midi commence par les finances. La situation est alarmante malgré l'augmentation des cotisations : + 38 % en 78, + 18 % en 79 ! Une souscription va être lancée « auprès de ceux qui sont prêts à nous aider financièrement ». Puis vient le morceau de résistance : la réaction des différentes régions au rapport d'orientation. Une cinquantaine d'interventions au total, dans la foulée des débats ouverts dans « Témoignage ». Écoutées dans un silence attentif, elles sont souvent ponctuées d'applaudissements. Certaines phra-

ses-clés reviennent qui disent bien les préoccupations actuelles des membres du mouvement.

● « Avec toute la classe ouvrière sans exclusive ».

De nombreux délégués veulent ne pas en rester à la fraction organisée et militante de la classe ouvrière mais faire, en A.C.O., droit et place aux « hors-statuts » : vacataires et intérimaires dont le nombre ne cesse de gonfler. Au vol, quelques expressions significatives :

— « ne pas se résigner devant la coupure de la classe ouvrière en deux : ceux qui ont une convention collective et ceux qui n'en ont pas ».

— « s'il faut en passer par le collectif pour trouver les signes de Jésus-Christ, alors il y a beaucoup de travailleurs qui n'ont pas leur place à l'A.C.O. ».

La classe ouvrière, ce sont aussi les immigrés, « les plus humiliés et les plus démunis ». Quelle place leur fait-on ? La Haute-Savoie pose la question des travailleurs musulmans : comment les accueillir comme croyants, d'égal à égal, afin qu'ils puissent exprimer leur foi à partir de leur culture arabe, de leur vie ouvrière, de leur foi au Dieu de Mahomet ?

● « Avec toutes les organisations, sans les idéaliser ».

On sent sous-jacent un débat non résolu : comment déterminer ce qui est « vital » pour les travailleurs, sur la base de ce qu'en disent les différentes organisations ? N'ont-

elles pas des stratégies et des visées parfois opposées, des consciences de classe différentes ?

Revient souvent une exigence de réalisme : n'a-t-on pas, en A.C.O., trop sacralisé les organisations syndicales et politiques ? « A le faire, personne n'y gagnera, ni les organisations, ni l'A.C.O. » (Brest). Le péché, ça existe aussi, ajoute l'Aude : le sectarisme, les revendications purement catégorielles, la volonté de pouvoir... On ne peut passer sous silence la dureté actuelle des affrontements.

● « Le regroupement n'a jamais autant coûté et n'a jamais été aussi essentiel ».

En 1977, dans la dynamique de la gauche, il était facile de se regrouper à partir d'une même visée et d'un même espoir. La situation est changée et le regroupement est de plus en plus difficile à vivre. Dans telle région, des copains ne se parlent plus en révision de vie ; ailleurs, d'autres quittent l'A.C.O. On choisit d'apporter ce qui ne va pas choquer, de peur de s'affronter ou de ne pas être compris. Les risques ne peuvent être minimisés, surtout pour les jeunes syndiqués.

En même temps, on sent une volonté collective de tenir coûte que coûte à ce regroupement comme à un acte de foi essentiel.

La région parisienne y insiste : « L'expérience du regroupement, c'est l'expérience que d'autres ont à nous dire quelque chose. C'est une expérience d'amour, d'accueil de l'autre, d'accueil de la différence qui, sans nous faire lâcher ce que nous sommes et ce

qui nous façonne, nous met sur le chemin de l'accueil de Dieu, le Tout-Autre... »

« Le regroupement apparaît donc, non pas seulement comme ce qui permet d'éviter que tel ou tel groupe de militants ou tel parti ne confisque Jésus-Christ, mais il nous accule à dépasser le piège du débat ou de l'affrontement politique pour nous poser radicalement la question : **QUI nous rassemble ?** »

● **« Entrer en partage de Jésus-Christ avec les travailleurs ».**

Les militants affirment de plus en plus leur originalité : chercher - pauvrement - avec d'autres travailleurs à nommer Jésus-Christ au cœur d'une histoire vécue ensemble. Les expériences des différentes régions sont multiples : rencontres proposées à ceux qui le veulent après une grève - partage autour du livre « Aurélie, journal d'une O.S. » - tracts distribués à l'entrée des usines... Le nombre des initiatives témoigne d'une même volonté d'entrer en dialogue avec les camarades de travail sur Jésus-Christ. De telles rencontres ne s'improvisent pas : elles sont le fruit d'une solidarité et d'une même histoire en classe ouvrière.

● **« Se donner les moyens d'un approfondissement de la foi et d'une connaissance de l'Écriture ».**

Un certain flou dans les formulations proposées, une certaine esquive de questions essentielles, posées entre autre par le marxisme, ne passent plus. Des exigences nouvelles se font jour, redites comme un leitmotiv par les régions :

— « Dire que nous voyons Dieu dans l'action n'est plus suffisant ». (Rouen-Le Havre)

— « On parle trop peu des questions nouvelles ». (Aude)

— « Les perspectives sur la foi sont trop floues. Il y a ceux qui mettent Dieu à toutes les sauces... et ça énerve les autres. Et il y a ceux qui ne disent rien sur Dieu par respect des organisations ».

Les différentes requêtes portent principalement sur :

— une connaissance et une appropriation de l'Écriture à partir de l'expérience humaine dans les mots et les pratiques de la classe ouvrière.

— une prise en compte sérieuse du débat « marxisme et foi » (Bordeaux, Paris)

— la place de la foi dans notre chemin d'homme : « nous risquons, en fonction de nos options, d'aboutir à une juxtaposition particulière plus ou moins contradictoire... si les approches de Jésus-Christ sont différentes, il n'y a pas cinquante Jésus-Christ ; il n'y en a qu'un ! »

— la place des sacrements aussi dans nos vies.



Comment dire la densité, la richesse d'une telle recherche collective, la liberté et le réalisme avec lesquels se sont exprimées les régions ?

Le samedi, un montage d'une qualité et d'une densité exceptionnelles a réveillé en nous des profondeurs insoupçonnées, nous faisant toucher du doigt combien Dieu et l'homme cheminent ensemble. La place manquée pour évoquer encore la prise de parole.

des délégations étrangères, celle importante de la CEMO, enfin la célébration eucharistique télévisée. Reprenant le train et remuant toutes ces choses vues et entendues, je n'ai pu que remercier le Seigneur. Une interro-

gation est revenue insistante : n'avons-nous pas à reconnaître ensemble M.D.F. et A.C.O. des solidarités objectives plus fortes que jamais ?

Bernard TURQUET

Congrès National du C.M.R. (*Chrétiens du Monde Rural*)

C'est à EVRY, dans la banlieue parisienne, que s'est déroulé, pendant 3 jours, les 2, 3 et 4 mai 1980, le congrès du CMR, qui regroupait 1350 délégués de tous les départements. Des délégués qui représentaient les quelques 30 000 militants du mouvement, qui se retrouvent dans 2 800 équipes de base.

Un congrès vivant, animé, passionné, par moments, joyeux, priant.

Un congrès qui s'est achevé dans une célébration, précédée de cette proclamation :

« Notre proclamation faite de constats, de dénonciations et d'actions dans les luttes contre les causes d'oppression, s'enracine dans l'expérience de chacun de nos groupes sociaux. Elle exprime ce vers quoi nous voulons tendre ensemble :

**Solidaires des plus opprimés,
témoins de l'Espérance,
à la rencontre de Jésus-Christ »**

*
**

A chaud, dès le lendemain de ce congrès, quelques impressions :

1) dans le CMR, des chrétiens différents, qui s'interpellent

Quand on regarde ces hommes et ces femmes rassemblés dans le CMR, les différences sautent aux yeux. Comment le même mouvement peut-il regrouper des salariés agricoles, des agriculteurs, des médecins ou des vétérinaires, des cadres, des ouvriers ?

Tout d'abord, ces chrétiens se répartissent dans l'une des quatre « branches », ou groupes sociaux, qui s'appellent :

- AGRI : les agriculteurs
 - CCA : chrétiens du commerce et de l'artisanat
 - CMRO : branche ouvrière
 - T.S.A. : c'est le nom tout neuf que se sont donnés les anciens « PLT ». Professions libérales et techniciennes.
- T.S.A. signifiant : « Techniciens, Services, Animation ».

Mais dans ces groupes sociaux, que de nuances, pour ne pas dire plus, Qu'y a-t-il de commun, sur un même territoire, entre un propriétaire-exploitant, employeur de main-d'œuvre, adhérent à la FNSEA, président d'une caisse locale du Crédit Agricole, et son voisin, petit fermier, qui « tire le diable par la queue », et milite avec les Paysans-Travailleurs ? Dans ce cas, ces deux agriculteurs sont invités par le mouvement à rejoindre chacun une équipe « homogène » où ils retrouveront des hommes vivant dans le même type de situation et d'engagement.

Car il ne s'agit pas pour le CMR de gommer les différences, ni de les cacher, bien au contraire. Au congrès, dans une grande liberté d'expression, les groupes sociaux se sont interpellés, parfois avec vigueur, mais avec un réel parti-pris d'accueil et d'écoute de l'autre.

2) des chrétiens solidaires des plus opprimés, et témoins d'espérance

A ce sujet, voici quelques unes des expressions sur lesquelles le congrès s'est reconnu :

« En lien avec les différentes organisations dont nous sommes membres, nous découvrons les causes de nombreuses situations d'oppression. Et nous dénonçons la logique d'une économie plus basée sur le profit de quelques-uns que sur les besoins de tous ; une économie où le pouvoir reste lié à la propriété des moyens de production et d'échange. Cette même logique, nous la retrouvons, et la dénonçons, sur le plan international ».

« Nous voulons privilégier les engagements dans les associations et les organisations syndicales et politiques qui s'attaquent aux structures qui font les opprimés. Et cela à tous les niveaux, y compris international ».

Dans son rapport d'orientation, qui a été adopté à la quasi unanimité (106 oui pour 109 mandats) la « branche ouvrière » est encore plus claire : « L'action ouvrière est une lutte collective et à dimension politique. Aujourd'hui, là où nous sommes, bon nombre d'entre nous luttons avec tous ceux qui travaillent à l'avènement d'une société socialiste qui prennent en compte les aspirations profondes des travailleurs ».

3) à la rencontre de Jésus-Christ

Là encore laissons s'exprimer eux-mêmes les militants du CMR : « Jésus-Christ ressuscité, vivant aujourd'hui, a pris parti pour les pauvres et les opprimés, en dénonçant, au risque de sa vie, les lois et les pouvoirs oppressifs.

Nous cherchons à le reconnaître et à le nommer, vivant aujourd'hui avec nos mots, notre langage, notre culture :

Le combat pour la justice devient ainsi condition de l'accueil et de la mise en œuvre de la Parole de Dieu, Bonne Nouvelle aujourd'hui ».

Le congrès s'est achevé par une très belle et très priante célébration eucharistique.

En voici quelques phrases :

« Nous te rendons grâce, Dieu notre Père.

Ton fils Jésus a manifesté son amour aux Pauvres, aux marginalisés, aux opprimés, aux pécheurs.

Père, ton fils Jésus est la vérité qui nous rend libres.

Père, plein de tendresse, donne-nous l'Esprit d'amour.

Rends-nous présents à tous les hommes, en particulier aux plus opprimés du monde rural, afin qu'ensemble, par nos vies et nos actions, nous soyons signe de salut au milieu des hommes ».

*
**

Tous ceux d'entre nous, de la Mission de France et de l'Association, qui sont en secteur ruraux, quand ils liront ces lignes, auront déjà eu des échos de ce congrès. Car,

sur le terrain, nous sommes très parties-prenantes de la vie du CMR.

Cela va de la participation aux équipes de base à des responsabilités départementales en passant par tous les intermédiaires.

Un exemple : à la veille de ce congrès, un ami de la MDF m'écrivait : « Au congrès, tu pourras rencontrer Jean G., de notre équipe sacerdotale, aumônier fédéral. Les immigrés auront-ils leur place ? Je tente en ce moment de démarrer une équipe de 6 foyers de salariés agricoles, des camarades de travail, en pépinière. Ils sont tous Portugais... »

Cet ami est maintenant rassuré. Il aura appris qu'un groupe de Portugais est venu en soirée donner son témoignage, qui a fort impressionné les congressistes !

Michel BLONDEAU

BULLETIN DE COMMANDE

à découper et à envoyer à :

Lettre aux Communautés
de la Mission de France

B.P. 124

94121 Fontenay-sous-Bois Cedex

Prénom

Nom

Adresse

.....

Veillez m'envoyer exemplaire(s)
du dossier :

AGRO-BUSINESS : LE RACKET DE LA FAIM

Ci-joint, dans la même enveloppe,
un mandat, chèque bancaire,
chèque postal
de francs
à l'ordre de Lettre aux Communautés
C.C.P. PARIS 21.596.44. V.

" Au delà de l'hexagone "

Suppléments

à La Lettre aux Communautés

UN NOUVEAU DOSSIER :

AGRO-BUSINESS : LE RACKET DE LA FAIM

- **La révolution verte,
un problème mondial.**
- **Main basse sur l'alimentation.**
- **Manger français,
une illusion.**
- **La faim des autres, une bonne affaire.**

*Si ce dossier vous intéresse
et si vous n'êtes pas abonnés
aux suppléments*

- au delà de l'hexagone -

*Vous pouvez remplir
le bulletin ci-contre
et l'envoyer à :*

Lettre aux Communautés

BP 124

94121 Fontenay-sous-Bois Cedex

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à

Lettre aux communautés

Mission de France

B. P. 124

94121 Fontenay-sous-Bois Cedex

NUMEROS SPECIMENS

Veillez servir gratuitement un n°
spécimen à

M _____

M _____

de la part de M _____

signature

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M _____

adresse : _____

Ci-joint dans la même enveloppe un
mandat, chèque bancaire, chèque postal
de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.o.p. Paris 21.596.44 V

Maquette : J.-M. Bertholle